



Christian Blackshaw,
un géant sort de l'ombre
Page E 3



Les vrais fantômes
espagnols de **Coco Riot**
Page E 12

CULTURE

CAHIER E • LE DEVOIR, LES SAMEDI 23 ET DIMANCHE 24 NOVEMBRE 2013



PHOTOS ANNICK MH DE CARUFEL LE DEVOIR

Charlebois

tout égratigné par Poirier

PHILIPPE PAPINEAU

Après les hommages et les compilations, la cinquantième année de carrière de Robert Charlebois se termine de façon éclatante avec le disque *Tout égratigné*, où le DJ et producteur de musique électronique Poirier revisite, avec l'aide de remixeurs d'ici et d'ailleurs, 19 titres du bon vieux Garou. Une façon, dit l'inventif Montréalais, de faire revivre l'audace musicale du pilier de la chanson québécoise.

Autant ce disque est agréable à écouter, autant il est surprenant que ce soit Poirier qui ait lancé ce projet. Combien de fois en entrevue le trentenaire à la voix grave nous a signifié qu'il se reconnaissait peu dans la musique d'ici, lui qui a depuis longtemps un penchant pour le hip-hop, les musiques électroniques et les musiques des Caraïbes.

Assis à sa table de cuisine, dans son chez-soi de la Petite Patrie, Ghislain Poirier éclate de rire quand on lui fait part de notre incrédulité. «*Et c'est mon idée, c'est encore plus surprenant. Personne n'a eu à me convaincre, je me suis auto-convaincu! Mais as-tu compris une fois que t'as écouté le disque?*»

Complètement. Poirier répète souvent qu'au-delà des paroles, c'est la musique qui compte, et que les pièces doivent être autonomes par leur beauté même si elles sont approchées de manière intellectuelle. C'est pile ce qui ressort de *Tout égratigné*, un titre qui fait un clin d'œil à la pièce *Tout écartillé* tout en évoquant le vinyle, le remix, le scratch. À certains moments à travers les 19 chansons, on oublie presque que ce sont de jeunes DJ qui ont remaché la musique de Charlebois, tellement l'ensemble coule de source. Certes, il faut être minimalement ouvert à la déconstruction, mais tout se tient. On découvre un nouveau paysage presque sans paroles, fait d'échantillons éminemment familiaux. Sur le squelette musical de Charlebois s'est créée une nouvelle peau.

Sur la cuisinière, Poirier fait chauffer de l'eau pour le thé. «*Après le disque de remix d'Ariane Moffatt, pour lequel j'étais le directeur artistique, je me suis dit que ça serait l'un de s'attaquer à un artiste québécois, mais qui a un catalogue*

plus vieux, d'aller chercher du funk... Et un matin je me suis levé, un peu trop tôt, et j'ai cliqué, lance-t-il en même temps que se fait entendre le "clac" du bouton de commande de la cuisinière maintenant fermé. Ben oui, Charlebois.»

L'audace de jadis à notre époque

S'il connaissait quelques évidences du répertoire du frisé musicien — «*comme Entre deux joints, on est tous allé au cégep!*» —, Poirier a quand même dû plonger dans les pièces de Charlebois. «*Dès le départ je voulais que ce projet-là soit principalement instrumental, mais pas extrêmement électronique. Je voulais pousser les rythmes, comme le 2.0 du funk soul qu'il a fait, quelque part. Au contraire du projet avec Ariane Moffatt, où il y avait des remix de cinq à six minutes, beaucoup plus électronique, là c'est pas ça, je voulais faire un disque d'écoute, un genre de quiz. Tsé, quand toi qui connais Charlebois tu écoutes le disque, sans regarder la liste des chansons, tu cherches.*»

Sur *Tout égratigné*, on entend le travail de remaniement du Français Fulgence, du Torontois Elaquent et du Californien Oh No. Ce dernier est le frère de Madlib, et tous deux sont sur l'étiquette Stones Throw, une inspiration pour Poirier. Mais surtout, on entend quelques «*edit*» faits par Poirier — «*où j'ai rien ajouté, j'ai juste fait du copier-coller avec les chansons*» — et le travail de manieurs de sons québécois, comme Kid Koala, Sev Dee, KenLo (d'Alaclair ensemble), Boogat, Soké et Toast Dawg.

«*Les paroles, on les connaît; les grands succès, on les connaît. Là, c'est l'occasion d'avoir un regard différent, une perspective différente sur Charlebois, et je te dirais même que c'est l'occasion d'un transfert générationnel, de musicien à musicien, donc de public à public, dit Poirier. D'après moi, il y a des gens plus jeunes qui vont découvrir l'œuvre de Robert Charlebois, qui ne s'étaient pas vraiment attardés à ça avant. C'est*

un packaging sonore différent. Si quelqu'un avait à sampler du Charlebois illégalement, c'est comme ça qu'il le ferait.»

Un intouchable?

Artiste clé de toute une génération, Robert Charlebois est-il un intouchable? Poirier, du moins, n'a pas imposé de limites à ses remixeurs. «*Charlebois, si on extrapole, il a fait de la musique vraiment fucked up, c'était une révolution musicale. Si Charlebois commençait aujourd'hui, il ferait peut-être de la musique électronique; c'est ça qui serait sous sa main! Il aurait peut-être fait d'autres types de drogues et de trips! Et la façon qu'il a eue de manipuler, de démembrer la langue francophone, la langue québécoise, c'était extrêmement aventureux. S'il y a une œuvre où quelqu'un s'est tout permis, c'est bien celle de Charlebois. Autant le faire moi aussi.*»

Tout de même, Poirier n'a pas pris son travail de directeur artistique à la légère. Il a monté en parallèle une liste de DJ et une liste de chansons qui avaient le tonus pour être remaniées, puis a proposé quelques titres à chacun des invités, selon leur personnalité musicale.

«*Après, j'ai fait un gros travail d'édition. J'ai l'impression que, dans l'industrie du disque, on oublie souvent qu'on doit avoir un droit de regard*

«*S'il y a une*

œuvre où quelqu'un

s'est tout permis,

c'est bien celle de

Charlebois. Autant

le faire moi aussi.»

Ghislain Poirier

VOIR PAGE E 6 : CHARLEBOIS

CULTURE

Aveuglantes mutations



ODILE TREMBLAY

Je regardais, l'autre soir à la télé, les caisses et les caisses de livres empilées Place Bonaventure au Salon du livre de Montréal. Le lendemain, on voyait les kiosques se remplir; le surlendemain, les portes s'ouvrir, puis la foule se marcher sur les pieds. Comme si ces volumes-là étalés sur socles n'étaient pas les vedettes d'un temps qui bascule. Vision fugitive!

Lors des grandes foires, on dirait que le temps s'arrête. Soudain, les Montréalais, apparemment fous braqués de lecture, repartent avec des grands sacs remplis de bouquins. Mais le reste de l'année...

On le sait bien que, dans un avenir pas si lointain, dont on a du mal à mesurer l'échéance, les livres carton papier se feront beaucoup plus rares, même si nombreux sommes-nous encore à les chérir.

Le livre se dématérialisera de la même manière que le CD, le DVD, comme la salle de cinéma est désertée au profit des écrans maison. Sauf qu'il résistera plus longtemps que les journaux imprimés (condamnés à court terme). Un jour viendra, bien sûr...

Tant qu'il ne s'agit que d'un changement de support, on peut penser que rien n'est perdu pour le livre. Du parchemin au codex, en passant par la découverte de l'imprimerie au XV^e siècle — encore que les Chinois avaient devancé Gutenberg —, il a absorbé toutes les mutations.

Coup de chapeau à l'histoire et à l'élégance, on admire dans les musées et les vieilles bibliothèques européennes des manuscrits enluminés à la gracieuse calligraphie de main de moine. Pour l'homme à capuche confiné entre sa cellule, le réfectoire, l'atelier et une chapelle, le temps filait moins vite qu'aujourd'hui. Ça lui prenait dix ans, parfois plus, et en équipe encore, avant de parachever le précieux volume, à l'adresse du prince ou du savant. Mais la découverte de la presse à imprimerie fit faire un bond de géant à l'humanité. L'alphabetisation s'est généralisée à partir de cette démocratisation du livre. Au fil des siècles, les techniques d'impression se sont perfectionnées.

Le livre numérique aussi possède des avantages. D'abord son prix, car le client ne paie



PEDRO RUIZ LE DEVOIR

Le livre tel qu'on le connaît résistera-t-il à l'assaut du numérique?

que pour le contenu (au grand dam des intermédiaires, dont les libraires). Il est rapide à télécharger, sauve des forêts de l'extinction massive, encore que les appareils électro-

Veux veux pas, on sent bien que cette nouvelle révolution, qui pour le livre s'offre des avancées et des reculs, appartient à un ordre inédit, que le rapport à la lecture est déjà transformé

niques, démodés et remplacés vite fait, masquent l'environnement à leur tour.

Certains types de livres, dont les manuels de recettes de cuisine, se prêtent mieux au transfert de support que d'autres. Les encyclopédies et les dictionnaires sont pratiquement déjà caducs. Pour la documentation éclair, circuler sur la Toile est tellement rapide. Alors,

pourquoi résister? L'autre jour, je faisais un petit tour de table.

— Consultez-vous les dictionnaires et encyclopédies en volumes? (De rares irréductibles ont acquiescé.)

— Les gardez-vous sur leurs rayons, tout en vous renseignant sur Google? (C'est mon cas.)

— Avez-vous envoyé valser ces ouvrages (encombrants) depuis belle lurette? (Ces derniers étaient nettement plus nombreux à cocher oui.)

Pour l'heure, c'est le livre audio qui se marie le mieux avec les nouvelles technologies. Se faire servir un roman à l'oreille par un bon lecteur est gage de plaisirs plus passifs que ceux de la lecture, mais avec la musique du style en prime. Les dyslexiques bénissent cet afflux de livres pour l'oreille, sans parler des aveugles, ravis par la manne.

Quant aux livres imprimés, la tablette numérique va bien finir par aspirer leurs mots fantomatiques, sitôt apparus, sitôt effacés. Le catalogue numérique n'est pas encore assez abondant aujourd'hui. Un jour viendra où l'offre et la demande feront la paire.

Veux veux pas, on sent bien que cette nouvelle révolution, qui pour le livre s'offre des avancées et des reculs, appartient à un ordre inédit, que le rapport à la lecture est déjà transformé. De fait, le temps passé à écrire des textos, à jouer à des jeux vidéo ou à s'envoyer des images de chats sur Facebook ne laisse plus grand place à la lecture d'un livre entier, sur un support ou l'autre. Même la faculté de concentration des jeunes surtout — d'à peu près tout le monde en fait — se modifie à la baisse.

La migration d'une culture verticale de transmission vers les acquis horizontaux glanés en fragments s'appuie sur une nouvelle relation au monde. Exit le bouquin cueilli au fond de sa bibliothèque, en quête d'une phrase, d'un chapi-

tre, en faisant tourner les pages déjà cornées, chargées de mémoire. Pour les amoureux des livres, leur bibliothèque fait écho à une trajectoire de vie, quand le numérique jongle avec l'éphémère.

Au rythme où vont les choses (c'est effectif dans bien des foyers), les beaux ouvrages de luxe trôneront seuls au salon pour le regard et pour l'épate, quand les autres auront pris depuis longtemps le chemin du bac de récupération, jugés invendables et impossibles à donner, faute d'amateurs.

On n'arrête pas le progrès. C'est entendu! D'ailleurs, tant de voix m'assurent que tout s'entasse déjà dans le sac virtuel qu'évoquer des sauvegardes est pure nostalgie et conservatisme d'un âge révolu. Mais rien n'est aussi simple.

Il est évident que le grand sujet culturel contemporain, dans un champ ou l'autre, c'est cette révolution en cours. Que faut-il conserver de l'ancien système? Quelles digues construire pour sauver ce qu'il y a à sauver des modèles porteurs de cultures millénaires? On réclame (dans le désert) à cor et à cri une réglementation sur le livre en prix unique, pour éviter la disparition des librairies indépendantes. Comme on voudrait sauver des salles de cinéma, empêcher surtout l'enseignement de sacrifier à tous vents l'héritage culturel de l'humanité afin de s'adapter aux diktats du jour.

Réduire ces batailles au combat classique des anciens et des modernes serait dérisoire. On a tous besoin d'un temps d'arrêt pour faire des tris, des choix, pour protéger des acquis essentiels, réfléchir aux modèles hybrides à instaurer.

En environnement, l'humanité a attendu des pertes irréversibles avant de s'inquiéter. Faut-il vraiment prôner le même aveuglement en matière de culture et de savoir? On court vite et accélèrez-moi ça, mais c'est bien pour dire, sans jamais se demander contre quel mur on s'apprête à foncer. Après, on dit: «Ayoye!». Oui, mais...

otremblay@ledevoir.com

DU 4 AU 7 DÉCEMBRE À 20 H AU STUDIO

« On se réjouit de voir une femme de théâtre — et non la moindre — cueillir ainsi le potentiel expressif du corps »

Frédérique Doyon, *Le Devoir*

La Douleur

Brigitte Haentjens

BILLETS 35 \$

Direction artistique et chorégraphie: Brigitte Haentjens
Distribution et collaboration à la création:
Anne Le Beau et Francis Ducharme
Production: Sibyllines
Création originale: Danse-Cité et Anne Le Beau

THÉÂTRE FRANÇAIS
REDESSINÉ PAR BRIGITTE HAENTJENS

Saison 2013-2014

613 947-7000 X620 CNA-NAC.CA/TF

ticketmaster.ca
1-888-991-2787 (ARTS)

BUZZ
en direct

TARIFS DE GROUPES
613-947-7000 X384

CENTRE NATIONAL DES ARTS
NATIONAL ARTS CENTRE

ICI RADIO-CANADA

LeDroit

SUPPLÉMENTAIRE MARDI 3 DÉCEMBRE!

TEXTE D'UNE TROUBLANTE ACTUALITÉ... LIVRÉ AVEC LUCIDITÉ,
CLARTÉ ET FLAMBOYANCE! C'EST SPECTACULAIRE!

— MARIE-CHRISTINE TROTTIER, ICI RADIO-CANADA PREMIÈRE
(...) une création parfaitement maîtrisée. — REVUEJEU.ORG

Un must pour tout amateur de théâtre. Un grand metteur en scène au service du texte.

— FRANCINE GRIMALDI, ICI RADIO-CANADA PREMIÈRE

Distribution impressionnante... spectacle provocateur... très réussi dans le fantasque, le magnifique.

— CATHERINE POGONAT, ICI RADIO-CANADA PREMIÈRE

(...) mise en scène étincelante (...) Du théâtre pour réfléchir sur les vicissitudes de notre société.

— CHRONIQUE DE GUY FOURNIER, JOURNAL DE MONTRÉAL



LE BALCON

UNE PRÉSENTATION DE



SNC-LAVALIN

TEXTE JEAN GENET
DRAMATURGIE ET
MISE EN SCÈNE

RENÉ RICHARD CYR

AVEC ÉRIC BERNIER / STÉPHANE BRETON

SONIA CORDEAU / KIM DESPATIS

BENOÎT DROUIN-GERMAIN

BERNARD FORTIN / MARIE-THÉRÈSE FORTIN

ROGER LA RUE / MARIE-PIER LABRECQUE

SIMON LACROIX / JULIE LE BRETON

MACHA LIMONCHIK / BRUNO MARCIL

VINGENT-GUILLAUME OTIS / DENIS ROY

THÉÂTRE DU NOUVEAU MONDE

À L'AFFICHE!

LES MARDIS
À 19H30

TNM.QC.CA
514.866.8668



CULTURE › MUSIQUE

L'un des plus grands pianistes de notre temps est-il un illustre inconnu? C'est ce que *Le Devoir* n'hésite pas à affirmer à l'écoute du premier volume de l'intégrale des sonates de Mozart par le Britannique Christian Blackshaw, qui paraît sur étiquette Wigmore Hall.

CHRISTOPHE HUSS

Un pianiste de 64 ans «révélation de l'année»? Cela peut paraître étrange, mais c'est ainsi. La première fois que j'ai entendu parler de Christian Blackshaw, ce fut par un musicien qui avait croisé son chemin et collaboré avec lui. Cet artiste, plutôt enclin à la mélancolie et hanté par l'idée de la mort, semblait transcender: «J'ai rencontré un homme et un musicien qui prouve qu'après tout, la vie vaut d'être vécue.» La phrase résonne et tourne encore dans ma tête. Christian Blackshaw était entré dans sa vie.

Le lendemain, par un total hasard, venu de l'autre côté du globe, et d'un autre acteur de la vie musicale, m'arrivait un cadeau sonore: un mouvement, l'adagio de la *Sonate K. 280* de Mozart, comme on ne l'avait jamais entendu, comme personne ne l'avait jamais creusé, ni vocalisé. Christian Blackshaw était entré dans ma vie.

Coup du sort

Christian Blackshaw est né à Cheshire le 18 janvier 1949. Il a étudié à la Royal Academy of Music de Londres avec Gordon Green, puis au Conservatoire de Saint-Petersbourg, et eut pour mentor, ensuite, Clifford Curzon. Voilà les quelques informations que l'on glane sur lui dans une notule de six lignes sur Wikipédia, disponibles en anglais uniquement.

Reconnaissons à quelques médias anglais, notamment le *Financial Times* en 2009, le mérite d'avoir débusqué la perle rare dans un bois du Suffolk dans lequel une minuscule cabane abrite son piano et de longues heures de travail.

Ceux qui, hors de Grande-Bretagne, se sont rendu compte de l'envergure de cet artiste se comptent sur les doigts d'une main. Parmi eux, Valery Gergiev, qui a fait revenir Blackshaw à Saint-Petersbourg, la direction du Philharmonique de Berlin, qui lui a ouvert sa salle pour un retour sur scène en 2011, et le très perspicace Goh Yew Lin, président du conseil d'administration de l'Orchestre de Singapour, présent à Berlin ce soir-là.

Si Christian Blackshaw avait disparu, c'est notamment parce que le décès de son épouse en 1990 a mis un frein à une carrière qui suivait son petit bonhomme de chemin. Il avait alors trois filles à éduquer: «Je devais prendre soin de ma famille, mais je n'ai pas arrêté le piano. Certains chefs, certaines sociétés musicales m'ont été fidèles, mais je ne voyageais pas autour du monde et j'ai essayé de mener ma carrière personnellement», nous dit-il lorsque nous l'avons joint dans son «petit studio rigolo dans les bois».

La conséquence était inéluctable: «Lorsque vous n'êtes pas visible, on tend à vous oublier et ce n'est pas mon genre de me placer dans un coin et de faire de grands signes en disant: "Coucou, je suis toujours là."»

Mais l'homme a repris la maîtrise de son destin — «je vis avec une femme merveilleuse depuis 12 ans. Nous nous aidons mutuellement». Il a un agent et se sent «à nouveau sur les rails». L'année 2009 fut déterminante pour cela: d'abord l'article du *Financial Times* — «un critique musical est venu m'interviewer; j'étais tellement touché qu'il s'intéresse à moi» —, puis une société de concerts de Bristol qui lui demande de jouer Mozart, ce qui inspire la direction du mythique Wigmore Hall de Londres...

Le bon moment

La salle londonienne lui propose d'enregistrer ses concerts. Et le pianiste accepte. «C'est vrai que Deutsche Grammophon a débuté de ma carrière m'a demandé d'enregistrer un récital à Munich, propo-



HERBIE KNOTT

Si Christian Blackshaw avait disparu, c'est notamment parce que le décès de son épouse en 1990 a mis un frein à une carrière qui suivait son petit bonhomme de chemin.

« Je devais prendre soin de ma famille, mais je n'ai pas arrêté le piano. Certains chefs, certaines sociétés musicales m'ont été fidèles, mais je ne voyageais pas autour du monde et j'ai essayé de mener ma carrière personnellement. »

tion que j'ai refusée car je ne me sentais pas prêt. J'ai aussi été approché par EMI pour des enregistrements.» Là aussi, un refus, car Blackshaw ne se sentait pas en mesure «d'apporter quelque chose de neuf» au répertoire en question.

Ces refus n'étaient pas liés à «la peur de faire un enregistrement», mais à «l'espoir que cinq ou dix ans plus tard je pourrais le faire beaucoup mieux». Alors, maintenant? «Cela ne veut pas dire que je me sens absolument prêt à enregistrer les sonates de Mozart, mais à mon âge j'ai davantage confiance. J'ai entendu le montage — pas le disque, car c'est difficile de m'écouter —, mais je sais que c'est une vraie représentation de ce que j'ai fait. Si certaines des choses qui me tenaient à cœur n'avaient pas été là, j'aurais été triste et aurais eu l'impression d'échouer. Cela ne m'empêche pas d'avoir l'espoir d'aller encore plus au cœur de ces sonates avec "encore plus d'humanité" dans dix ans. Il ne peut y avoir de pensée finale sur une œuvre, parce que c'est votre vie qui transparait dans votre interprétation. La rencontre avec un compositeur se fait à différentes périodes de votre vie. Qu'est-ce qu'un adagio? Qu'est-ce qu'un allegro vivace? Qu'est-ce qu'un forte ou un piano? La réponse vous sem-

ble simple quand vous avez 16 ans, mais plus tard vous vous rendez compte que la palette est infinie.»

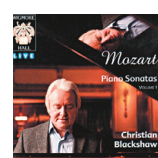
De Mozart à Schubert

Oui, Christian Blackshaw a encore peur de certaines œuvres. Par exemple la dernière sonate de Schubert. «J'ai passé deux ans à la travailler avant de la jouer en public.» Logées à la même enseigne, les *Sonates opus 109 et 111* de Beethoven et sa *Sonate Hammerklavier*, qu'il ne jouera jamais.

Évidemment, la suite naturelle de l'intégrale Mozart, ce sont les grandes sonates de Schubert. Christian Blackshaw a les trois dernières dans sa besace. «Je les ai jouées individuellement, mais pas ensemble en concert. Si des gens veulent les entendre, je le ferai; ce sera avec plaisir si je ressens que ce que je pense de ces œuvres pourrait passer...» Le grand défi serait de les enregistrer en public. Mais l'ajout d'un public «augmente la portée du message par le simple fait que c'est plus intéressant de s'adresser à un auditoire qu'à quatre personnes dans un studio d'enregistrement. Jouer pour une collectivité, c'est important». Risque-t-il de contingerter

ses concerts si le succès finit par arriver? «Je sais trop bien ce que c'est lorsqu'on a peu de travail. Je sais ce que c'est quand les gens sont polis avec vous mais ne passent pas à l'action de vous engager. Donc je ne pense pas me limiter.» Cela dit, il craint que, «en voyageant constamment d'une place à une autre, on ne soit pas capable de donner toujours son meilleur». Pour lui, «jouer moins est un stimulus pour donner plus et travailler beaucoup plus dur. D'ailleurs, au lieu de m'exercer six heures par jour, je travaille maintenant dix heures par jour, car j'ai mes propres attentes par rapport à ce que je fais».

Blackshaw, qui admire Artur Schnabel, Edwin Fischer, Clifford Curzon, mais aussi Alfred Brendel, se reconnaît-il dans ce monde musical? En fait-il partie? «Les gens disent que le monde est devenu plus commercial. Je suppose que c'est le cas. Nous ne devrions pas déprimer: il y a une place pour de nombreux styles de jeu et tout un éventail de répertoires. Tant que la qualité reste, il faut espérer. Si la musique devient trop commerciale, nous devrions être inquiets, mais s'il y a de l'intégrité, nous avons plein de motifs d'espoir.»

Le Devoir

CHRISTIAN BLACKSHAW JOUE MOZART
Les Sonates (vol. 1). Sonates K. 279, 280, 310, 311, 570. Wigmore Hall 2CD WHLive0061/2 (distr. SRI)

DÉcouter › Un extrait montrant la finesse du doigté de **Christian Blackshaw**. ledevoir.com/culture/musique

Le timide se fait médium

Christian Blackshaw pense que «c'est maintenant ou jamais» qu'il faut profiter du «luxe» d'un enregistrement commercial qui va pouvoir «toucher des personnes en dehors des frontières». Le timide est donc prêt à aller dans l'arène. «Aujourd'hui, alors que les occasions se font plus nombreuses de donner des concerts, j'espère que les choses vont fleurir. J'espère que j'ai articulé et exprimé mon amour de ces œuvres d'une manière positive.»

À cet égard, Christian Blackshaw reconnaît sans trop d'ambages être un «cas psychologique particulier». «Avec mon caractère, je ne pense pas être le genre de personne qui va aller sur une estrade pour dévoiler son âme en public face à plein d'inconnus.»

Pourtant, il concède que «quelque chose à l'intérieur de [lui] dit qu'[il doit] le faire». «C'est dur pour moi de comprendre pourquoi, mais j'en ai besoin. C'est très étrange comme comportement.»

Blackshaw est fasciné par «l'expérience partagée en commun, que ce soit devant une ou mille personnes».

«Lorsque je suis en concert, je dois me mettre dans un état d'esprit tel que je ne suis pratiquement pas là. Quand je mets mon costume de scène, je me sens devenir comme un médium, entre le compositeur et l'auditeur, pas une "vraie personne", plutôt un continuum.» Il s'émerveille encore de ce rituel où «des gens viennent écouter quelqu'un qui interprète l'œuvre de quelqu'un qui est tellement plus grand, mais qui, pourtant, a besoin de lui».

Une chose est sûre, «le concert n'est pas une copie carbone d'une répétition, c'est l'incarnation de vos idées. Gordon Green, qui m'a beaucoup influencé, disait: "Sois perfectionniste en répétant et réaliste en concert." Le concert, c'est la mise en œuvre de ce que je ressens à l'intérieur, profondément.»

Son défi est tout aussi clair: «Un piano est un instrument à percussion où des marteaux frappent des cordes. Comment appuyer sur les notes pour faire en sorte que de ces percussions résulte un chant? Le concert, c'est chercher l'aide de l'auditeur pour chanter davantage.»

« Une formidable partition pour acteurs virtuoses... du théâtre à la puissance mille! »
La Presse

« Magistrale destruction... une fascinante leçon de théâtre. »
Le Devoir

« Une belle pièce à voir. »
Journal de Montréal

« Une performance d'acteurs à couper le souffle. »
pieuve.ca

Clôture de l'amour

**CLÔTURE DE L'AMOUR**Du 11 novembre au 6 décembre 2013
Une production du Théâtre de Quat'Sous

Texte Pascal Rambert Mise en scène Christian Vézina Avec Christian Bégin et Maude Guérin Concepteurs Florence Cornet, Michel F. Côté, Francis Hamel, Roxanne Henry et Marc Sénécal

Billetterie 514 845-7277 quatsous.com

CULTURE › TÉLÉVISION

Divin Docteur

Un épisode spécial et un *happening* planétaire célèbrent le 50^e anniversaire de *Doctor Who*STÉPHANE
BAILLARGEON

Le président Kennedy a été assassiné le 22 novembre 1963. *Doctor Who* est apparu à la télévision britannique le lendemain, le 23 novembre donc, à 17 h 15. La concomitance fit que la mort de l'un éclipsa largement la naissance de l'autre. N'empêche, à la longue, les deux mythes finirent par s'imposer.

Enfin presque. Kennedy est universellement connu. *Doctor Who* demeure surtout célèbre au Royaume-Uni, où la série est considérée comme une sorte d'institution nationale. En 2000, elle fut classée au troisième rang des 100 meilleures émissions britanniques à la suite d'un sondage (après *Falty Towers* et *The Wednesday Play*).

L'aventure télévisuelle connaît un moment charnière ce samedi avec la diffusion simultanée dans 75 pays d'une émission spéciale intitulée *The Day of the Doctor*. Ici, l'honneur du relais revient à Ztélé qui le présentera à 15 h puis à nouveau à 22 h.

La chaîne propose aussi des diffusions de l'épisode en 3D. À Montréal, elles affichent toutes déjà complet. L'intrigue de l'épisode a été tenue secrète. Les fans s'attendent à la présence de certains des acteurs qui ont tenu le rôle du Docteur au cours du demi-siècle.

En anglais, il existe des encyclopédies complètes sur la production de la BBC, des dizaines et des dizaines de sites de discussions, des livres, des thèses, d'innombrables références à cet univers dans la culture populaire. En français, par contre, c'est le désert.

« Je ne connais pas d'analyse sérieuse, étoffée, de cette série dans le monde intellectuel francophone », dit Walid Romani, étudiant au doctorat sur le langage visuel, en littérature comparée à l'Université de Montréal, mais aussi rare connaisseur de la série dans le giron francophone. « J'ai cherché et je n'ai rien trouvé. C'est peut-être un effet de la traduction. En français, la série doublée me donne bien du mal. Mais c'est peut-être aussi le fait que les universitaires anglophones prennent plus au sérieux la télé que leurs collègues francophones. »

Une série-culte

Pour ceux qui auraient passé les dernières décennies sur la planète Gallifrey (et j'en



Trois acteurs ayant incarné le Docteur Who à travers les âges: Matt Smith, David Tennant et John Hurt.

Z-TÉLÉ

suis), voici donc l'essentiel de ce qu'il faut savoir.

La série raconte la vie du Docteur, extraterrestre à l'apparence humaine originaire de cette planète et de la race des Seigneurs du Temps (*Time Lords*). Il peut voyager dans l'espace et le temps, mais il demeure particulièrement atta-

Le héros actuel est le onzième de la lignée des réincarnations. Mais il n'a toujours pas de nom propre, d'où le titre ironique *Doctor Who*.

ché à la Terre, et surtout au Londres contemporain. Et de toute manière, peu importe où il se retrouve, sur n'importe quelle planète, il y a invariablement une heure du thé.

Ses voyages se font à bord d'un vaisseau, le *TARDIS*, qu'une défectuosité du système de camouflage bloque sous l'apparence d'une cabine téléphonique de police bleue, typiquement londonienne, du

milieu du XX^e siècle. Le Docteur lui-même peut se régénérer s'il est mortellement blessé. Les avatars sont désignés par leur ordre d'apparition chronologique, comme les rois.

Le Docteur et ses compagnons d'infortune (souvent de jolies jeunes femmes) combattent des ennemis, parfois des monstres venus d'autres mondes. La série de science-fiction a cependant beaucoup évolué avec une pause notable entre 1989 et 2005. La nouvelle saison est donc la huitième de la deuxième mouture.

Le héros actuel est le onzième de la lignée des réincarnations. Mais il n'a toujours pas de nom propre, d'où le titre ironique de *Doctor Who*.

Ce fait central intéresse le doctorant Romani, qui en fait le sujet d'une présentation qu'on peut lire sur le site popenstock.ca. L'analyse s'intitule « *Dr Who: la première*

question ou le signifiant who-vien ». C'est du sérieux.

« La série a toujours sous-entendu qu'il avait un nom mais, dans les dernières années, c'est devenu un enjeu fondamental du pouvoir. Il faut savoir que, dans cette fiction, le langage sert à créer, comme les mathématiques ou la physique, si l'on veut. »

Une série britannique

Cet aspect original n'explique évidemment pas à lui seul le succès de la production. Le spécialiste souligne que, pendant la première mouture étendue sur un quart de siècle, la série a établi sa popularité en misant sur la science-fiction familiale. Le coup de génie des métamorphoses a en plus permis un rajeunissement perpétuel du personnage, qui a résisté au temps.

Walid Romani ajoute que la fiction est souvent lue comme une production remettant en question l'impérialisme britannique et l'ère postcoloniale. « C'est courant en science-fiction,

dit-il. Les séries mettent en scène des humains qui explorent d'autres mondes et finissent par les dominer pour exploiter leurs ressources. » Le film *Avatar* propose une ixième déclinaison de ce canevas.

Cette critique de la politique impériale (les *Time Lords* peuvent faire référence aux lords anglais...) n'empêche pas la création de célébrer les particularités du nationalisme britannique. Par exemple en multipliant les références à la reine ou à d'autres ancrages culturels du pays, dont la passion pour le costume, la capacité d'autodérision et les finesses humoristiques. La série peut aussi se permettre des citations autoréférentielles en puisant dans un bassin de quelque 800 épisodes, dont une centaine est perdue.

La nouvelle mouture, depuis huit ans, a tellement évolué qu'elle pourrait faire penser à une nouvelle série. Les effets spéciaux lui donnent une forme un peu plus au goût du jour, sans toutefois

Le bon Docteur pour les nuls

La première mouture a été présentée par la BBC de 1963 à 1989. La deuxième existe depuis 2005. Le Docteur est un Seigneur du Temps. Il a sacrifié sa planète Gallifrey, dans une guerre universelle, la guerre du temps, opposant les Seigneurs aux Daleks. Le sacrifice ultime a permis de sauver l'univers. Le Docteur s'est ensuite enfui à bord du *TARDIS*, dernier vaisseau capable de voyager dans l'espace et le temps. Le bon Docteur aide depuis les peuples où il les rencontre. Au début, la série se voulait pédagogique, en renseignant sur différentes époques. Elle a vite délaissé ce volet pour la science-fiction pure et dure. Le Docteur s'attarde souvent à la Terre (et aux Terriennes). Il se bat constamment contre un tas de « méchants », les Daleks, bien sûr, mais aussi les anges pleureurs, les Cybermen et un tas d'autres vilains. Les Seigneurs du Temps possèdent deux cœurs. Ils peuvent se régénérer. Le Docteur, âgé d'environ 900 ans, n'en est qu'à sa onzième incarnation, interprétée par Matt Smith.

atteindre la qualité des productions américaines.

Le contenu lui-même se démarque, notamment en s'éloignant de ce que l'universitaire appelle l'« hétéronormativité ». Russel T. Davies, scénariste de la télé pionnière *Queer As Folk* (*Histoire gay*), devenu producteur de *Doctor Who*, peut être crédité pour cette transformation encore plus évidente dans la série dérivée (spin-off) *Torchwood*.

« Des intellectuels ont beaucoup reproché l'hétérosexisme de l'ancienne série, les scènes montrant un homme assez âgé avec une jeune fille, etc. Maintenant, certains personnages témoignent d'une ouverture sur d'autres genres, d'autres pans sexuels, disons. Mais c'est encore plus vrai avec *Torchwood*, anagramme de *Doctor Who*. On y retrouve une diversité d'orientations qui correspond finalement beaucoup plus à la réalité actuelle de la jeunesse anglaise. »

Le Devoir

LA VEILLÉE présente

Et toi, c'est quoi ton oxygène ?

OXYGÈNE DE IVAN VIRIPAEV

19 NOV. > 14 DÉC.

COMPLET 26 NOVEMBRE

MISE EN SCÈNE
CHRISTIAN LAPOINTE

AVEC
Ève Pressault
et **Éric Robidoux**

CONCEPTEURS
Geneviève Lizotte
Martin Sirois
et Christian Lapointe

THÉÂTRE
PROSPERO

1371, RUE ONTARIO EST
BILLETTERIE 514.526.6582
WWW.THEATREPROSPERO.COM
RÉSEAU ADMISSION 1 855.790.1245

Conseil des arts et des lettres Québec
Conseil des arts Canada Council of the Arts
Conseil des arts de Montréal
Conseil des arts et des lettres Québec

LA LICORNE

direction artistique
LA MANUFACTURE

« Une œuvre percutante comme seule sait en tricoter l'équipe de La Manufacture. »
- Le Devoir

« Maxime Denommée a dirigé de main de maître ses trois acteurs qui offrent une performance remarquable. »
- La Presse

« Une puissante déflagration (...) jouée à un rythme fou, dont nul ne saurait ni ne voudrait calmer l'ardeur. »
- Revue Jeu

« Une pièce qui vient te chercher directement dans le plexus. Tu y penses, tu y repenses. Un vrai suspense. »
- On aura tout vu, 98,5 FM

« Steve Laplante, Évelyne Rompré et Étienne Pilon sont tour à tour dérangeants, drôles, attachants, répugnants. Une pièce très dense. »
- Samedi et rien d'autre, Radio-Canada

8 DERNIÈRES REPRÉSENTATIONS

Supplémentaires
Samedis 23 et 30 novembre à 20h

DU 12 AU 30 NOVEMBRE

TEXTE DENNIS KELLY TRADUCTION FANNY BRITT
MISE EN SCÈNE MAXIME DENNOMMÉE
AVEC STEVE LAPLANTE, ÉTIENNE PILON ET EVELYNE ROMPRÉ

ORPHELINS

ASSISTANCE À LA MISE EN SCÈNE MARIE-HÉLÈNE DUFORT
DÉCOR OLIVIER LANDREVILLE COSTUMES STÉPHANIE CLÉROUX
ÉCLAIRAGES ANDRÉ RHOUX MUSIQUE ÉRIC FORGET
ACCESSOIRES PATRICIA RUEL

4559 Papineau, Montréal / theatrelicornet.com / Billetterie: 514 523.2246

Conseil des arts et des lettres Québec
Conseil des arts du Canada Canada Council for the Arts
Conseil des arts de Montréal
Conseil des arts et des lettres Québec

CULTURE › THÉÂTRE

Le début d'un temps nouveau et virulent

Six jeunes auteurs prennent possession des traditionnels Contes urbains

CHRISTIAN SAINT-PIERRE

Depuis quelques années, les Contes urbains présentent des signes indéniables d'essoufflement. La tendance pourrait bien s'inverser radicalement puisque le directeur du Théâtre Urbi et Orbi, Yvan Bienvenue, a eu la noblesse de confier cette année l'événement à six jeunes auteurs au verbe virulent, des créateurs qui ont collectivement réclamé la tribune fondée il y a 21 ans. On peut hors de tout doute compter sur Martin Bellemare, Sébastien David, Rébecca Déraspe, Annick Lefebvre, Julie-Anne Ranger-Beauregard et Olivier Sylvestre pour redonner à la tradition toute la signification qu'elle revendique.

Les voix d'une génération

« C'est l'occasion d'emmener le public dans les paroles diverses de notre génération, explique Olivier Sylvestre, lauréat du prix Gratien-Gélinas 2012 pour *La beauté du monde*. On parle d'une génération pour laquelle l'avenir est incertain, pour qui l'amour n'a plus de définition précise et qui cherche à faire sa place, à faire une différence. »

Pour Martin Bellemare, qui a décroché le Gratien-Gélinas en 2009 avec *Le chant de Georges Boivin*, cette nouvelle mouture du traditionnel rendez-vous théâtral du temps des Fêtes est « le signe d'une effervescence, d'une envie de dire, mais aussi d'échanger, d'établir un lien avec les gens, avec le monde, de réfléchir ensemble, de ressentir ensemble ».

Auteur de *Ce samedi il pleuvait*, présenté Aux Écuries en avril dernier, Annick Lefebvre est l'instigatrice de ce renouveau des Contes urbains. « C'est un profond soulagement pour moi, un ordre des choses rétabli, une grande fierté. Actuellement, on est beaucoup de jeunes auteurs avec des plumes fortes et des univers dramatiques distincts à vouloir percer, ploguer nos affaires, avoir des places dans des saisons, etc. En réunissant six d'entre nous autour d'un projet collectif, je voulais aussi briser cet esprit de compétition. Et qu'on laisse toute la place aux mots. »

Quels enjeux?

Julie-Anne Ranger-Beauregard, qui a reçu en 2011 une mention spéciale du jury du prix Gratien-Gélinas pour *La patte du loup*, nous assure que certains de ses collègues ont choisi de parler haut et fort de l'ici et maintenant. « C'est fait avec une grande précision et beaucoup de sensibilité, mais j'ai pour ma part préféré toucher à ce qui est là depuis longtemps, à ce qui ne partira pas, à une sorte d'immortalité. » Ce conte « intemporel » sera porté par Rachel Graton.

Gagnante en 2012 du Prix auteur dramatique remis par les spectateurs du Théâtre d'aujourd'hui pour *Deux ans de votre vie*, Rébecca Déraspe affirme que son conte — interprété par Catherine Trudeau — interroge la société, mais



PEDRO RUIZ LE DEVOIR

Les Contes urbains version 2.0, une incursion dans l'imaginaire d'une génération qui cherche à laisser sa marque dans le flou propre à notre ère.

indirectement. « Il est question de maternité. Pas une maternité comme on en entend parler avec les autres, même si, paradoxalement, on se sent en contact avec des dizaines de partenaires potentiels. »

Dans son conte — interprété par Marie-Eve Milot —, Annick Lefebvre tenait à explorer notre amnésie collective. « Je voulais parler des traditions de bouleverser la vie de notre enfant. »

Sébastien David, dont *Les morb(y)* des étaient présentés au Quat'Sous en mars dernier, a commencé la rédaction de son conte — qui sera interprété par Mathieu Gosselin — il y a plus de deux ans. Il était alors loin de se douter qu'il serait à ce point rattrapé par l'actualité. « J'ai voulu aborder ce qu'il reste de judéo-chrétien dans la société québécoise, plus précisément dans ma génération et les suivantes. C'est comme cette histoire de crucifix à l'Assemblée nationale. Et ceux encore présents dans nos cuisines. Que faut-il en faire? Les enlever ou abattre les murs qui se trouvent autour? »

Olivier Sylvestre — dont le conte est joué par Hubert Lemire — affirme que se trouve au cœur de son monologue une quête du sublime. « Il me fallait absolument parler d'amour, d'éphémère, de quête de l'idéal. Il est donc question d'une peine d'amour dans une période de l'année où tout le

monde est censé être heureux. Ça parle de nos rapports de plus en plus éphémères et ténus avec les autres, même si, paradoxalement, on se sent en contact avec des dizaines de partenaires potentiels. »

« Les Contes urbains, lance Sébastien David, c'est un temps pour se raconter dans le blanc des yeux ce qu'on a oublié de se dire dans le métro, au centre commercial, à l'épicerie, dans

peut vouloir dire « conte urbain » pour des auteurs qui avaient plus ou moins dix ans quand le concept a été forgé. Pour Martin Bellemare, dont le texte est interprété par Hubert Proulx, il s'agit d'une « plongée dans le cœur des habitants de la ville, dans leur vie intime. Un conte comme un remous palpitant dans le ventre de quelqu'un, une émotion sortie de l'anonymat de la multitude, une émotion typique de la vie urbaine, qui se ressent peut-être encore plus fortement à cette période de l'année. »

« Placer nos six paroles les

unes à côté des autres, explique Julie-Anne Ranger-Beauregard, ça crée quelque chose qui ne pourrait pas se faire sans la multiplication des voix. Elles sont distinctes et originales, nos voix, mais quand on les réunit, on y entend un chœur commun. »

« Dans le conte urbain, ajoute Rébecca Déraspe, l'urbanité est un référent commun. Elle est le lieu de rassemblement où l'imaginaire des spectateurs a rendez-vous, quelque part entre Montréal et notre no man's land collectif. » Pour Annick Lefebvre, le conte est une « histoire-réverbère pour se souvenir d'hier et éclairer aujourd'hui ». Le mot « urbain » signifie quant à lui que l'action « se déroule quelque part entre le béton des buildings et les meubles IKEA des condos ».

« Placer nos six paroles les

Collaborateur
Le Devoir

CONTES URBAINS 2013

Textes : Martin Bellemare, Sébastien David, Rébecca Déraspe, Annick Lefebvre, Julie-Anne Ranger-Beauregard et Olivier Sylvestre. Mise en contes : Stéphane Jacques. Une production du Théâtre Urbi et Orbi. À La Licorne du 3 au 21 décembre 2013.



« Le conte est une histoire-réverbère pour se souvenir d'hier et éclairer aujourd'hui »

Annick Lefebvre, instigatrice du renouveau des Contes urbains

PHOTO FRANÇOIS PESANT LE DEVOIR

les
CHAMPS
pétrolifères

texte
GUILLAUME LAGARDE

mise en scène
PATRICE DUBOIS

THÉÂTRE
PAP

PRÉSENTÉ À ESPACE GO
DU 19 NOVEMBRE AU 14 DÉCEMBRE 2013

avec MARILYN CASTONGUAY, GUILLAUME CYR,
ANNETTE GARANT et JACQUES GIRARD

BILLETTERIE 514 845-4890
www.theatrePAP.com

LE DEVOIR

USINE ©
514 521-4493 | USINE-C.COM

PARLE-MOI DE TOI
JE COMMENCE OÙ?
COMME TU VEUX.

AVEC MICHÈLE FEBVRE

CHEESE

NICOLAS CANTIN

27-28-29-30 NOVEMBRE 19 H

« NICOLAS CANTIN, UN CRÉATEUR D'IMAGES FORTES. »
FABIENNE CABADO, VOIR

4 SOIRS SEULEMENT!

CO-PRODUCTION AGORA DE LA DANSE, KATYA MONTAIGNAC ET USINE C COPRÉSENTATION USINE C ET AGORA DE LA DANSE

AGORA DE LA DANSE, KATYA MONTAIGNAC, USINE C, AGORA DE LA DANSE, VIDÉOTRON, MAIRIE DE MONTRÉAL, HYDRO-QUÉBEC, BANQUE NATIONALE, LE DEVOIR, QUÉBECOR

CULTURE › UNE

CHARLEBOIS

SUITE DE LA PAGE E 1

et accompagner le groupe ou l'artiste. C'est de ma tête que ce projet-là est sorti; les remixeurs n'ont pas la vision globale du projet. Ya des remix où j'ai demandé aux gars d'allonger, et d'autres fois j'ai raccourci, par souci de clarté et de fluidité à travers la compilation. Ya des chansons pour lesquelles 20 secondes de plus, ça ne les rendait pas plus bonnes: ce qui a été dit a été dit, et le reste n'ajoute rien.»

Et Charlebois, il en a pensé quoi, de ces versions reconstruites? «On m'a dit qu'il était vraiment intrigué, surpris. Imagine si t'avais vécu dans une maison toute ta vie et que soudain on te montrait une nouvelle porte, qui accédait à

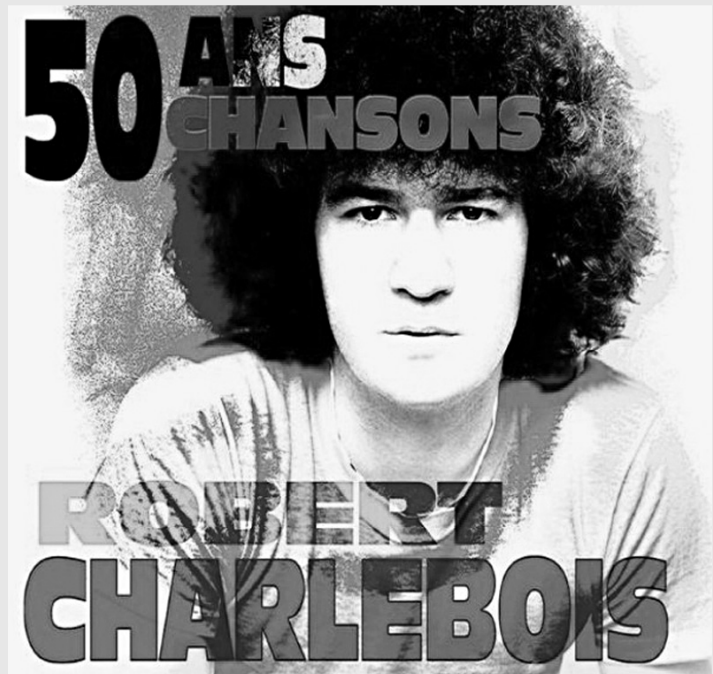
une nouvelle pièce! «Quoi, il y avait un party dans cette chambre tout ce temps-là et on ne me l'avait pas dit?», raconte Poirier en éclatant de rire.

Le disque, qui sera en magasin dès lundi, pourrait éventuellement se transposer sur scène, de façon événementielle, croit Poirier. «Ya peut-être un show à faire avec ça, mais on va voir de quelle façon ça peut exister, dit-il, prudent. Ya déjà des choses qui se passent; on va voir, on jase de ça.»

Le Devoir

D Écouter › La pièce *California* remixée par Toast Dawg à LeDevoir.com

Une compilation et des concerts



En plus de *Tout égratigné*, la maison de disques de Robert Charlebois, La Tribu, a fait paraître récemment une compilation rassemblant 50 morceaux du *Garou* original, intitulée *50 ans, 50 chansons*. Si vous n'avez pas déjà chez vous le coffret de quatre disques *Tout écartillé*, paru en 2005, ce nouvel assemblage permet une plongée très complète dans les différents pans de la carrière de Charlebois. Si vous préférez le chanteur en chair et en os, il poursuit sa tournée au cours des prochaines semaines. Charlebois sera à Brossard le 6 décembre et à Sainte-Foy le 9 décembre, avant de reprendre en mars et en avril un peu partout dans la province.



RONALD LABELLE

Cette photo d'archives de Robert Charlebois a servi de base pour la pochette de l'album de Poirier.

DANSE



PHOTOS PEDRO RUIZ LE DEVOIR

Le solo s'articule autour de deux moments de l'enfance de Michèle Febvre.

Un ready-made chorégraphique

Cheese se présente comme une aquarelle faite rapidement, les doigts plongés dans la conscience

FRÉDÉRIQUE DOYON

La rencontre est d'autant plus fertile qu'improbable. Nicolas Cantin, «jeune chorégraphe» à la gestuelle extrêmement minimale, fait équipe avec Michèle Febvre, ex-interprète des premiers temps de la danse québécoise, à l'époque où celle-ci s'éclatait hors des codes. De leur union artistique naît *Cheese*, «un objet très simple, comme une aquarelle faite rapidement, les doigts dans la conscience», décrit le chorégraphe.

La référence aux arts visuels reviendra ponctuellement dans la bouche de Nicolas Cantin, qui perçoit dans ce nouveau solo — et celui, déjà en branle, qui suivra en 2014 — «des portraits ou plutôt des anti-portraits ou des portraits cubistes». D'où les guillemets autour du mot chorégraphe pour désigner cet artiste formé en art dramatique et au mime en France avant qu'il n'explore la danse.

Avec *Belles manières*, *Grand singe* et *Mygale*, l'artiste a déconcerté par son style dépouillé jusqu'à l'os et ses interprètes dont la présence irradie de l'absence d'action. Cette mise en scène du rien fait jaillir une humanité brute, quasi anté-historique. Après ces *Trois romances*, reprises sous ce joli nom à l'Usine C l'an dernier, *Cheese* annonce la sobriété à la fois douce et incisive de la ligne, du trait. «Comme une calligraphie quotidienne», dira M^{me} Febvre.

«Michèle est comme une tasse en porcelaine que je laisse tomber, qui casse, et dont on prend les fragments et qu'on essaie de reconstruire. La pièce, ce sont des fragments d'une histoire et il y a un travail de manipulation autour, on joue avec



Cheese est né de l'union artistique de Michèle Febvre et de Nicolas Cantin.

ça... Ce n'est pas une pièce linéaire.» Le solo s'articule plus précisément autour de deux moments de l'enfance de Michèle Febvre.

«J'aime son parti pris, son exigence, confie cette dernière, aujourd'hui historienne de la danse reconnue et professeure associée au Département de danse de l'UQAM. Ça m'intéresse, ce travail où on laisse le spectateur entrer dans un silence qui peut s'éplucher, qui recouvre plein de choses, qui seront très différentes selon les spectateurs, leur âge, leur histoire.»

Leur rencontre est le fruit d'un laboratoire intergénérationnel imaginé par Katya Montaigne, de La 2^e Porte à gauche, dans un esprit de recherche, sans but scénique. Mais elle est d'abord humaine

pour les jumelés, tous deux des Français expatriés qui ont passé les premiers temps en studio assis à discuter de leurs «amours communes» — les artistes Raimund Hogue, Jérôme Bel. «L'absence d'enjeu a fait qu'il y a eu une respiration au niveau de la rencontre», dit Cantin. Une rencontre «de personne à personne» et non de chorégraphe à interprète, insiste celui qui s'est engagé dans le projet «sans idée préconçue», débarrassé de ses réflexes — de ses obsessions, dira-t-il — habituels. Rien ne les poussait à faire une pièce de leur tête-à-tête. Mais, voilà, le court solo *Cheese* est né, un titre dont ils ne souhaitent pas livrer le sens.

«J'ai l'impression que ce projet a ouvert un nouveau cycle ou de nouvelles obses-

sions: partir de la personne, m'intéresser à déplier quelque chose au niveau de son histoire, de sa biographie», explique le «chorégraphe». Je suis proche du ready-made en ce moment, c'est la personne pour elle-même.»

Après une suite de pièces plus relationnelles s'ouvre un cycle de solos où les interprètes sont plutôt en relation avec leurs fantômes, leurs mémoires, les absents, leur histoire, leur enfance. Et à nouveau l'analogie avec l'art visuel. «J'aime l'idée d'un enfant qui ferait le portrait un peu déformé de quelqu'un d'autre.»

Le Devoir

CHEESE
De Nicolas Cantin, du 27 au 30 novembre à l'Usine C.

[LA FONDATION]
DU CENTRE DES AUTEURS DRAMATIQUESREMISE DE PRIX
LE 27/11/2013DE 17 H À 19 H AU
MONUMENT-NATIONAL

GRATIEN-GÉLINAS
POUR LA MEILLEURE ÉCRITURE DRAMATIQUE

LOUISE-LAHAYE
POUR L'ÉCRITURE DRAMATIQUE JEUNE PUBLIC

MICHEL-TREMBLAY
POUR LE MEILLEUR TEXTE DRAMATIQUE

PRIX GRATIEN-GÉLINAS

LAURÉAT _____ MENTION _____ MENTION _____

JEAN-PHILIPPE LEHOUX
L'ÉCOLIÈRE DE TOKYOMATHIEU HANDFIELD
LE VOLEURS DE MEMBRESMARIE-HÉLÈNE
LAROSE-TRUCHON
MINUIT

PRIX LOUISE-LAHAYE

FINALISTES _____

PASCAL BRULLEMANS
VIPÉRINEDAVID PAQUET
2 H 14ÉRIKA TREMBLAY-ROY
PETITE VÉRITÉ INVENTÉE

PRIX MICHEL-TREMBLAY

FINALISTES _____

MICHEL MARC BOUCHARD
CHRISTINE, LA REINE-
GARÇONOLIVIER CHOINIÈRE
MOMMYGUILLAUME CORBEIL
CINQ VISAGES POUR
CAMILLE BRUNELLEVÉRONIQUE CÔTÉ
TOUT CE QUI TOMBEANNICK LEFEBVRE
CE SAMEDI IL PLEUVAIT

PARTENAIRES

QUÉBECOR

CIRQUE DU SOLEIL

BANQUE NATIONALE

ICIRADIO-CANADA PREMIÈRE

PARTENAIRES

MAISON THÉÂTRE

POUR LES JEUNES DE TOUTS ÂGES

PARTENAIRES

Conseil des arts et des lettres

Québec

PIXCOM

M. MICHEL TREMBLAY

Trois temps dans la vie
d'interprète de Michèle Febvre

Michèle Febvre a surtout dansé pour le groupe Nouvelle Aire et Fortier Danse Création dans les décennies 1970 et 1980. «Dans ma vie d'interprète, explique-t-elle, il y a deux moments — ou trois maintenant: l'époque des années 70 avec *Nouvelle Aire*, où il y avait une écriture chorégraphique qui était celle d'une certaine histoire post-[Martha] Graham, post-Cunningham, et les années 80, qui ont vu émerger autre chose, où il y avait déjà un rejet de certains codes de la danse contemporaine, avec des gens comme Édouard Lock, Daniel Léveillé.» Nicolas Cantin ouvre un tout autre univers qui «n'a rien à

voir» avec ce qui a précédé, dit-elle, ressentant un peu le trac à l'idée de performer à nouveau, à l'autre bout du spectre de sa vie. Elle se joint au corps professoral du Département de danse de l'UQAM dès son ouverture en 1979. Tout au long de sa carrière, Michèle Febvre publie, dirige ou codirige une panoplie d'ouvrages sur la danse, dont *Danse contemporaine et théâtralité* (Paris, éditions Chiron, 1995), *Jean-Pierre Perreault. Regard pluriel* (2001) et *Anatomie du vertige. Ginette Laurin: vingt ans de création* (2005) aux éditions Les Heures bleues.

CULTURE › MUSIQUE

JAZZ

C'est Chet Baker qui régale

Le label Real Gone Jazz met en marché huit albums du musicien, dont quatre étaient introuvables

SERGE TRUFFAUT

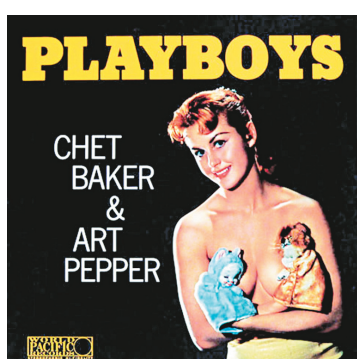
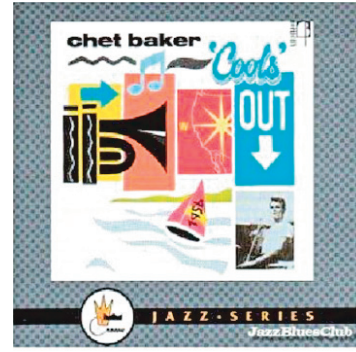
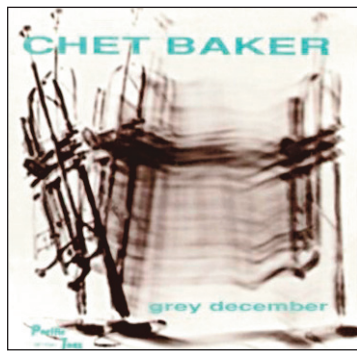
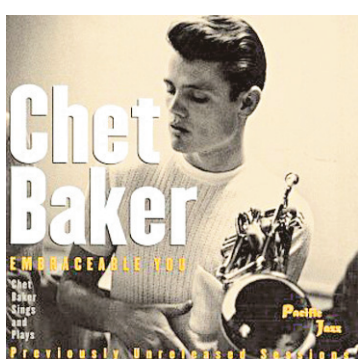
Amies lectrices, amis lecteurs, et vice-versa, sachez d'entrée qu'aujourd'hui vous êtes gâtés. Oui, oui, trois fois oui. Car Chet Baker, musicien que tout un chacun apprécie et souvent vénère, vient de publier huit albums.

Bon, d'accord, ce n'est pas tout à fait exact. En fait, ce n'est pas exact du tout, car, étant six pieds sous terre depuis des lunes grecques, les antiques s'entend, Baker ne peut pas avoir mis en marché huit disques simultanément.

Cela rappelé, on va préciser que les productions en question ont été réunies en un coffret par le label Real Gone Jazz. Ce dernier, c'est à noter, est situé dans ce pays où les dirigeants ont convenu avec la très américaine National Security Agency (NSA) d'espionner tous leurs concitoyens. Il s'agit évidemment du Royaume dit Uni, où sévissent également des journaux qui espionnent les dessous-de-table et de lit. Eau quai! On est hors sujet, mais... Bien, passons.

Échos du cool jazz

Ce coffret se distingue de ses semblables par ceci: au moins quatre des huit disques croussaient dans les cartons des monts de piété. Bref, ils étaient introuvables ou pratiquement introuvables. D'où la grande importance ou, mieux encore, la grande pertinence de



ces quatre albums. D'autant... D'autant qu'on remet à notre disposition les divers travaux, et non les mineurs, que le trompettiste originaire de l'Oklahoma a effectués dans les années 50, à ses débuts.

Mieux, ces huit galettes sont autant de résumés, de symboles, d'échos du West Coast ou cool jazz. Soit ce mouvement, faut-il le rappeler, qui fut pensé et conçu comme un contrepoids ou « bi-

beaupe » version dure par Miles Davis, John Lewis, Gerry Mulligan et autres lors de l'enregistrement de *Birth of the Cool*.

Cela précisé, on aura deviné que les nappes sonores

déployées par Baker et ses complices se conjuguent avec douceur et langueur, méditatives et contemplatives. Dit autrement, c'est la musique des petits matins, les matins blêmes. Ceux si bien filmés par Jean-Pierre Melville. Car cette musique, celle choyée par cet immense artiste, elle était et reste en noir et blanc.

Pour bien mesurer la qualité du tout, on doit souligner que, parmi ses complices, il y avait les saxophonistes Herb Geller, Gerry Mulligan, Zoot Sims, Bud Shank, Richie Kamuca et le clochard céleste par excellence, soit Art Pepper! Ainsi que les pianistes Russ Freeman, Pete Jolly, le batteur Shelly Manne et d'autres.

Quoi d'autre? Ce coffret, c'est enfin une prouesse financière sans équivalent dans l'histoire de la science (*sic*) économique. En effet, il y a inflation de musiques vendues à l'aune de la déflation. On a déboursé 14\$ chez Archambault, et non chez HMV, qui n'en avait pas.

Le Devoir

En vrac

Au programme du dernier numéro de *Jazz News*, un dossier consacré au flûtiste Magic Malik, une longue entrevue avec le chanteur Gregory Porter, un portrait de Trombone Shorty, un portfolio du photographe et cinéaste Gordon Parks récemment décédé, en plus des rubriques habituelles.

Cela nous avait totalement échappé. Quoi donc? L'immense pianiste Cedar Walton s'est éteint fin août à Brooklyn. Il avait 70 ans. Walton, faut-il le rappeler, fut l'un des piliers de l'étiquette Blue Note. Snif, snif...

Bonne nouvelle. Le trompettiste montréalais Joe Sullivan propose un nouvel album intitulé *Whiskey Jack Waltz* avec Lorne Loofsky à la guitare, André White au piano, Alec Walkington à la contrebasse et Dave Laing à la batterie. On en reparlera longuement.



Le Duke au pas de deux... ou de trois

Avis à la population et roulons les tambours: le 5 décembre à 19h30 à la salle Claude-Champagne, hommage et honneur seront rendus à Duke Ellington par le big band de l'Université de Montréal dirigé par le trompettiste Ron Di Lauro. En plus d'interpréter certaines des compositions du plus grand compositeur de jazz — c'est dit, cochon qui se dédit —, Di Lauro a fait appel à la chorégraphe Anne Dryburgh afin qu'elle dessine les pas de deux et de trois. Car ensemble ils vont reprendre l'arrangement que Duke et Billy Strayhorn avaient consacré au ballet *Casse-noisette* de Piotr Tchaïkovski. PHOTO AGENCE FRANCE-PRESSE

FACULTÉ DE MUSIQUE

L'Orchestre de l'Université de Montréal sous la direction de JEAN-FRANÇOIS RIVEST présente

À L'AVENTURE!

Samedi 30 novembre, 19h30
SALLE CLAUDE-CHAMPAGNE – FRAÎCHEMENT RÉNOVÉE!
 220, avenue Vincent-d'Indy ☺ Édouard-Montpetit

12 \$, gratuit (étudiants)
 En vente à la porte ou à admission.com 1 855 790-1245

DENIS GOUGEON – À l'aventure!
 Œuvre présentée dans le cadre de la Série Hommage de la SMCQ consacrée à Denis Gougeon

BRAHMS-BERIO – Sonate pour clarinette et piano,
op. 120 n° 1, transcription pour clarinette et orchestre de Luciano Berio. Soliste: Victor Alibert (lauréat du Concours de concerto 2013 de l'OUM)

BRAHMS – Symphonie n° 2, en ré majeur

Renseignements: 514 343-6427
 musique.umontreal.ca

MusUdeM

Université de Montréal

LES VIOLONS DU ROY

LA CHAPELLE DE QUÉBEC BERNARD LABADIE SAISON 2013.2014

Michel Legrand et Les Violons du Roy accueillent Natalie Dessay, véritable étoile de l'art lyrique et tête d'affiche du Metropolitan Opera.

Une célébration des succès inoubliables du légendaire compositeur.

NATALIE DESSAY CHANTE MICHEL LEGRAND

12,13 et 18 décembre à 20h Palais Montcalm
 20 et 21 décembre à 19h30 Maison symphonique de Montréal

Natalie Dessay, soprano / Michel Legrand, chef et pianiste
 Catherine Michel, harpe solo de l'Opéra de Paris

PARTENAIRE DE SAISON À QUÉBEC: Hydro Québec
 PARTENAIRE DE SAISON À MONTRÉAL: La Capitale Groupe financier

LA CHAPELLE DE QUÉBEC: 418 641-6040 / 1 877 641-6040
 PALAIS MONTCALM: 514 842 2112 / 1 866 842 2112

laplacedesarts.com

VIOLONSDUROY.COM

CULTURE › MUSIQUE

Et si les disques avaient plus d'une floraison par saison ?

Pierre Lapointe lance *Les callas*, quelques mois après *Punkt*

SYLVAIN CORMIER

Déjà du neuf, Pierre Lapointe ? « *Ben oui, ça me tentait* », lâche le chanteur en plein bouclage de valises, rebonjour l'Europe. « *Mais pas seulement du neuf, précise-t-il. Un mélange d'archives, de trucs écrits depuis Punkt, de pièces qui devaient être sur Punkt mais ne "fittaient" pas. On était rendus à seize pistes, quand même...* » Du frais éclos, du pas mal récent et du ravivé de diverses époques : ça remonte jusqu'à la tournée de *La forêt des mal-aimés* pour *Les désordres du cœur*, texte de... Joe Bocan.

« *Ben oui, Joe Bocan. Ça se peut! Moi, ma dynamique, c'est qu'il y a du fun à avoir partout. Et il se trouve que Joe Bocan, dont j'ai bien aimé les succès des années 1980, a côtoyé toute ma gang. J'avais ce texte d'elle, avec une musique de moi composée très rapidement. J'ai oublié l'enregistrement que j'en avais fait, piano-voix, dans le tumulte de ma "carrière montante", puis j'ai réécouté ça l'an dernier et j'ai eu envie que ça sorte. Voilà.* »

Les laissées-pour-compte revivent

Voilà, quoi. Avoir envie, agir vite, passer au suivant, c'est tout Pierre Lapointe. Ça laisse des choses en plan. Des chansons laissées pour compte dans le tourbillon de la création constante. Puis, par les interstices du temps retrouvé, certaines reviennent en tête et au présent, exigeant d'exister au grand jour. « *Ça m'arrive de plus en plus. Des chansons sur lesquelles je retombe. J'en ai des tas. Des ébauches, souvent, mais aussi des chansons très complètes. J'ai aussi du trop-plein, à chaque album.* » Ça avait donné le minialbum *Les vertiges du cœur*, après *Les sentiments humains*, en partie le substrat du spectacle *Mutantès*. « *J'aime l'idée d'en donner tout le temps. Je sortirais les chansons à mesure, et dans ce nouveau monde de chansons à la carte, ça devient possible.* »

D'où cette vingtaine de minutes qu'il offre ces jours-ci en supplément de programme, *Les callas*, un minialbum en forme de « *compromis avec la maison de disques, qui ne voulait pas empiéter sur ce qui reste de vie à Punkt, alors que moi, je suis déjà ailleurs* ». Onze titres, parfois des fragments, pièces instrumentales finies avant de s'y installer



FRANÇOIS PESANT LE DEVOIR

Pierre Lapointe est déjà de retour avec un bouquet de chansons, parfois crues, parfois courtes, pour la plupart pigées parmi celles qui n'avaient pas encore vécu.



« *Des chansons sur lesquelles je retombe. J'en ai des tas. Des ébauches, souvent, mais aussi des chansons très complètes. J'ai aussi du trop-plein, à chaque album.* »

Pierre Lapointe

(*Erwan, Jeannette*), premiers jets piano et voix, enregistrements provenant d'un peu n'importe où, avec les moyens dictés par l'instant d'inspiration — le téléphone pour *L'oiseau fou*, par exemple. « *J'ai été très obsédé par l'idée du son parfait lors de l'enregistrement*

de mes albums officiels, mais depuis que j'ai découvert La maison de mon rêve, le disque de CocoRosie, où c'est enregistré dans la salle de bains, dehors, partout, ça m'a libéré. On aurait pu réenregistrer L'oiseau fou en studio, mais il y a une vibration dans ma voix

que je n'aurais pas retrouvée. Je l'aime de même. »

Petites chansons pas si petites

Pour la chanson-titre, où la fleur à large corolle blanche devient « *le thermomètre d'une histoire d'amour* », il a invité

Ariane Moffatt au beau milieu du parc La Fontaine. Duo en canon. « *C'est ma chanson Mary Poppins. On a tourné pendant qu'on la chantait; le clip devrait être en ligne la semaine prochaine. C'était l'idée de ces comédies musicales où ça se met à chanter de manière totalement impromptue. C'était aussi l'idée du son ambiant, comme dans une séquence de Jules et Jim. On entend les grillons, les vélos qui passent. Je trouve que ça donne envie de vivre.* »

Chaque chanson, un destin distinct. *Les enfants du diable*, déjà sur *Punkt*, a été reprise avec son compositeur, Michel Robidoux, à la guitare acoustique. « *On a fait ça en un samedi après-midi. Je voulais qu'on entende Michel jouer; c'est un tel honneur pour moi d'avoir pu travailler avec lui. S'il vous plaît était destinée à Monia Chokri: « J'avais le fantasme d'écrire pour une actrice. Mais j'aime trop la chanson, alors je l'ai enregistrée... vite! » Le texte est pareillement pressé: « Vite fais-moi l'amour... » Éclat de rire au bout du fil: « C'est ça, j'allais pas m'étirer pendant dix ans. »*

Des chansons fortes, crues, se distinguent: *Je déteste ma vie*, *Quelques gouttes de sang*:

« *On ne laisse pas tomber un garçon comme moi / Ce soir je me branlerai en pensant à toi...* » A-t-il été plus explicite? « *Dans Nu devant moi, peut-être. Mais c'est vrai que ça dit crûment quelque chose de pourtant très universel, qui est le refus du rejet. Qui est le gars qui ne s'est jamais branlé en pensant à celle ou celui qui venait de le lâcher? C'est la seule façon qui reste de posséder l'autre, et c'est en même temps un tel aveu de défaite. Je trouve que l'être humain, dans ces moments-là, est d'une fragilité et d'une beauté superbes.* » Fallait-il attendre un minialbum tout nu pour exprimer ça? « *Peut-être. C'est brut comme le son de la chanson. C'était l'occasion ou jamais d'éjaculer sur disque!* » Pouffer plus fort, Pierre Lapointe tomberait dans ses valises. « *En astu assez pour ton papier?* » Bon voyage, Pierre. On se revoit à la première montréalaise du spectacle *Punkt*, « *avec deux ou trois fleurs blanches dedans* », à Montréal en lumière.

Le Devoir

LES CALLAS
Pierre Lapointe
Audiogram

Salle Bourgie 2013/2014

La Fondation Arte Musica présente

JEUDI 28 NOVEMBRE \ 19 h 30
STROMENTI ALLA VENEZIANA
Les Boréades
Francis Colpron, chef
Musique instrumentale vénitienne de 1600 à 1740
ALBINONI, CASTELLO, LEGRENZI, PICCHI, VIVALDI
En collaboration avec Les Boréades

VENDREDI 6 DÉCEMBRE \ 18 h 30
QUATUOR CAMBINI-PARIS
Tableaux en musique
Une soirée de découvertes et de premières!
CAMBINI, DONIZETTI, GOUVY, VIVALDI
PREMIÈRE FOIS EN AMÉRIQUE DU NORD

CONCERTS EN LIEN AVEC L'EXPOSITION SPLENDORE A VENEZIA

Billets 34 ans et moins : - 50 %
sallebourgjie.ca \ 514-285-2000, option 4

MUSÉE DES BEAUX-ARTS MONTRÉAL FONDATION ARTE MUSICA Présenté par TD

AIRS DE JEUNESSE Hydro Québec

YANNICK NÉZET-SÉGUIN CHEF

DANIEL CLARKE BOUCHARD GRAND

BENÔT BRÉRIÈRE NARRATEUR

PIERRE ET LE LOUP

27 NOVEMBRE 19 h 30
THÉÂTRE OUTREMONT

ACCUEILLIR PROKOFIEV BRITTEN CHOSTAKOVITCH É. CHAMPAGNE

BILLETTS À PARTIR DE 30 \$ * TAXES EN SUS

ORCHESTRE MÉTROPOLITAIN YANNICK NÉZET-SÉGUIN

Desjardins PARTENAIRE EN TITRE

orchestremetropolitain.com

THÉÂTRE OUTREMONT 514 495-9944 1248, av. Bernard O.

admission.com | 514 790-1245

La Nef

Liuto Grande

Un récital intimiste de Sylvain Bergeron à l'archiluth, en compagnie de la jeune soprano Estelí Gomez.

Photo : Didier Bertrand

Photo : Kyle Scipinick

Pièces tirées du Libro di Leuto di Giuseppe Antonio Doni (Perugia, 17e siècle), Cantates et Arias de Girolamo Frescobaldi (1583-1643), Barbara Strozzi (1619-1677), Sigismondo d'India (1582-1629) et Giovanni Felice Sances (1600-1679).

Une rare occasion d'entendre en solo le virtuose de l'archiluth, Sylvain Bergeron et de découvrir la magnifique voix d'Estelí Gomez !

Mercredi 27 novembre 2013, 20h
Salle de concert Bourgie
Musée des beaux-arts de Montréal
1339, rue Sherbrooke Ouest, Montréal

Billetterie : 514.285.2000 option 4

www.la.nef.com 514.523.3095

Splendore a Venezia

Art et musique de la Renaissance au Baroque à Venise



Un Noël splendide au Musée!

- ◆ Faites votre magasinage des Fêtes à la Boutique-Librairie M, découvrez une multitude d'idées-cadeaux originales et des forfaits en lien avec l'exposition *Splendore a Venezia*.
- ◆ Tous les week-ends de décembre, venez en famille écouter les contes du temps des Fêtes se déroulant dans la Venise d'autrefois. C'est GRATUIT!
- ◆ Visitez l'exposition *Splendore a Venezia*, l'entrée est gratuite en tout temps pour les enfants de 12 ans et moins.

Accompagnés d'un adulte. Non applicable aux groupes.



Forfait livre d'art, 2 billets et CD - 99,95 \$



Une présentation de
metro

Grand donateur
OSLER
Avocats

ZONIN
FONDATEUR DEPUIS 1922

THE GLADYS
KRIEBLE DELMAS
FOUNDATION

Bell

M ASSOCIATION
DES AMIS
DU MUSÉE DES
BEAUX-ARTS
DE MONTRÉAL

FONDAZIONE ARTE MUSICA

AIR CANADA

RICHTER

Tous les détails sur
mbam.qc.ca/venezia

Une exposition conçue, produite et mise en tournée par le Musée des beaux-arts de Montréal.

Giovanni Antonio Canal, dit Canaletto, *Le Bucentaure au Môle le jour de l'Ascension* (détail), vers 1745. Philadelphia Museum of Art, The William L. Elkins Collection. Photo The Philadelphia Museum of Art / Art Resource, NY

CULTURE DE VISU

La touche des galeristes

Roger Bellemare et Christian Lambert proposent d'atypiques voisinages autour de la musique

TOUCHES BLANCHES. TOUCHES NOIRES. DE LA MUSIQUE AVANT TOUTE CHOSE... LES RÉVOLUTIONS DE LA SOLITUDE

Rober Racine
Galerie Roger Bellemare/
Galerie Christian Lambert
372, rue Sainte-Catherine Ouest
Espaces 501 et 502
Jusqu'au 21 décembre

MARIE-ÈVE CHARRON

Encore une fois, les galeristes Roger Bellemare et Christian Lambert ont concocté une exposition thématique dont ils ont le secret. Il n'y a qu'en leurs murs qu'il est possible de voir une œuvre de Marcel Broodthaers et une autre de Jocelyne Allouche partager une cimaise, un exemple parmi d'autres d'atypiques voisinages entre artistes que les galeristes cultivent avec doigté dans cette exposition autour de la musique.

Les touches blanches et noires mentionnées dans le titre sont autant celles d'un clavier de piano que les composantes plastiques visuelles, dont les dégradés, les tons et les nuances ramènent aussi au vocabulaire musical. De là, maintes juxtapositions sont rendues possibles entre des univers jusqu'ici disjoints. Les lignes noires courbes irrégulières dans l'encre sur papier de Marcel Barbeau paraissent plus dansantes, alors que l'œuvre cotoie celle de Gabor Szilasi, une photo en noir et blanc le montrant dans son bain jouant allègrement de la flûte à bec.



Vue de l'installation *Touches blanches. Touches noires.* à la galerie Roger Bellemare.

Les galeristes composent ainsi des assemblages évocateurs, sans égards aux époques et aux styles. L'accrochage fait ainsi apprécier les touches blanches grossières dans le tableau de Marc-Aurèle Fortin *Village en hiver*, aux côtés des petites œuvres de Jacques Marchand, ses nuances de sable scintillant suggérant sur leur fond sombre un ciel étoilé ou enneigé. Au-dessus trône une encre sur papier aux délicates nuances de Michael Merrill, offrant à la vue une plante aux contours floutés.

Ce sont les œuvres des artistes que les galeristes représentent ou encore des pièces

de leur réserve, qui recèle des choses intéressantes et parfois des curiosités, comme cette œuvre de Joseph Beuys, *Am Klavier George Jappe*, qui a donné l'idée de l'exposition aux galeristes. De l'accrochage inspiré, dont les ramifications sémantiques se jouent parfois simplement dans des échos formels, transpirent l'expérience exceptionnelle et le vécu de Roger Bellemare, qui nous a rappelé avoir été le premier en Amérique du Nord, en 1971, à exposer Beuys, figure mythique de l'art allemand contemporain. De l'intérêt, renouvelé ici, pour la musique, il ne faut pas non plus se surprendre de celui qui, artiste à ses heures, a aussi donné dans le chant.

La formule, sans être nouvelle, fait mouche. D'autres assemblages ravissent pour les ponts jetés entre des générations d'artistes, à l'exemple du duo que forment Bellemare et Lambert. Les œuvres de Jean-François Lauda, de Pascal Grandmaison, de Jim Dine et de Barbara Steinman réunies dans la petite salle ouvrent, elles, sur des notes parfois empreintes de gravité.

Dans la lune

Les galeristes présentent également le travail en solo de Rober Racine, avec la suite du *Cycle lunaire* dont le premier volet a été exposé à l'automne 2012. L'artiste avait exposé une série de cartographies imaginaires inspirées des traces laissées sur la Lune par les astronautes l'ayant foulée. Dans ses dessins, Racine, par quelques suggestions alchi-

miques (feuille d'or, disque et poudre noire), semblait vouloir se mettre au diapason de la balade lunaire de ces hommes.

Cette fois, il a voulu rendre hommage aux six astronautes des missions Apollo (1969-1972) qui ont voyagé seuls autour de la Lune tandis que leurs collègues étaient en exploration au sol. Les dessins font se rejoindre le disque lunaire et des coordonnées terrestres, là d'où venait chacun des astronautes. À travers leurs surfaces émaillées de détails, les œuvres cherchent à traduire les visions marquantes de la Terre dont les astronautes ont raconté avoir été témoins.

Ces visions, Racine les imagine d'ici-bas ou, à l'inverse, de là-haut, travaillant en miniature pour suggérer l'éloignement de la Terre et de la Lune où l'humain en figurine apparaît toujours fragile. Comme l'écrit l'artiste, sa fascination pour la Lune ne date pas d'hier; des œuvres antérieures dans l'exposition l'attestent, ainsi que la recherche qu'il a menée pour documenter ce projet, qui nous apprend jusqu'aux moindres détails la musique que les astronautes avaient écoutée dans leur échappée en solitaires. C'est dans ce genre de particularité que le travail trouve son acuité.

Collaboratrice
Le Devoir

D Voir : Une galerie de photos des deux expositions à ledevoir.com/culture/arts-visuels

Melvin Charney, l'esprit derrière la Montrealness

L'identité architecturale montréalaise décortiquée à travers une anthologie des textes de l'artiste-architecte

NICOLAS MAVRIKAKIS

Même si le grand public connaît ses œuvres dans la ville, il ne connaît pas vraiment l'artiste-architecte qui les a créées. C'est lui qui, en 1992, a réalisé, place Émilie-Gamelin, l'installation sculpturale avec fontaines (lorsqu'elles fonctionnent...) *Gratte-ciel, cascades d'eau/rues, ruisseaux... une construction*. Lui aussi qui a élaboré le jardin de sculptures en face du renommé Centre canadien d'architecture, sur le boulevard René-Lévesque. Lui, encore, qui en 1976 a été le concepteur de l'événement *Corridart*, projet de 18 installations artistiques, sorte de musée dans la rue, placées sur huit kilomètres le long de la rue Sherbrooke et qui furent démantelées stupidement par l'administration du maire Jean Drapeau.

Melvin Charney (1935-2012) fut un de nos plus grands théoriciens de l'architecture.

Nous pouvons juger de l'étendue et de la profondeur de sa réflexion grâce à Louis Martin, professeur d'histoire de l'architecture à l'Université du Québec à Montréal et ancien élève de Melvin Charney, qui a dirigé l'anthologie des textes que Charney a écrits entre 1962 et 1989 et qui vient juste de paraître.

Vous y retrouverez des écrits sur le pop art, sur l'architecture vernaculaire, sur sa prise de position contre la démolition du Vieux-Montréal et sur le manque de respect de notre ville et de notre société envers le patrimoine bâti. Louis Martin explique que « certains de ces textes, notamment celui sur les silos à grain de Montréal, ont eu un grand retentissement auprès des critiques et des historiens de l'architecture moderne, notamment sur l'incontournable *Reynier Banham* ».

Identité montréalaise

Dans ses écrits, en particulier dans un essai intitulé *Montréal. Formes et figures en architecture urbaine* (1980), Charney a aussi développé le concept de « *Montrealness* », qu'il ne faudrait pas confondre avec celui de montréalité, que plusieurs utiliseront par la suite. Ce *Montrealness* est un concept qui dépasse de loin la simple idée d'une architecture montréalaise constituée de bâtiments en pierres grises ou de triplex en briques. Comme l'écrit Réjean Legault, pour Charney, cette identité architecturale montréalaise trouve sa force dans la rue, dans le quartier, dans la ville comme identité physique et sociale, en insistant aussi sur l'apport des francophones à cette ville.

Louis Martin ajoute que, dans le concept de *Montrealness*, il faut en effet « souligner la prédo-



JACQUES GRENIER LE DEVOIR
Charney dans son atelier.

minance de l'espace collectif, comme entité physique formée par, et englobant les bâtiments individuels. Pour Charney, c'est cette caractéristique qui distingue Montréal des autres villes nord-américaines qui ont été fondées à partir d'une grille orthogonale indifférenciée. Selon lui, le système des rangs, à l'origine de la grille montréalaise, est une représentation rurale de la grille urbaine. En ce sens, le système de rangs serait non seulement préurbain, mais une forme d'implantation collective intrinsèquement urbaine.

Martin ajoute que « les quartiers thématiques, qui ont proliféré depuis 2000, comme le quartier des spectacles, le quartier international, le quartier du musée, etc., sont totalement étrangers à la pensée de Charney. Le glissement des "quartiers populaires" vers les "quartiers thématiques" est symptomatique de la marchandisation de l'espace urbain, par le branding et le zonage, au service de l'industrie touristique: l'espace public n'est plus une création collective, mais une marchandise à exploiter ».

Pour toutes ces raisons encore très actuelles, c'est un livre incontournable. Un seul regret: cet ouvrage existe uniquement en anglais. Voilà qui semble incroyable. Et ce, même si, en fait, plusieurs des textes ici publiés, dont plusieurs essentiels, l'ont été en premier en français et le sont donc enfin en anglais. Louis Martin explique que pourtant « c'était le désir de Melvin Charney de publier simultanément une édition française conjointe de l'ouvrage en anglais » et qu'il « est présentement à la recherche d'un éditeur français ». Sera-t-il entendu?

Collaborateur
Le Devoir

ON ARCHITECTURE
MELVIN CHARNEY,
A CRITICAL ANTHOLOGY
Louis Martin éditeur, McGill-Queen's University Press,
Montreal & Kingston, London,
Ithaca, 2013.

Charney à l'étude

Vendredi 29 novembre, de 9 h à 17 h 30, se tiendra une journée d'étude intitulée *Melvin Charney: vers une architecture montréalaise*. Dans la liste des participants, on retrouve Louis Martin, éditeur de l'anthologie critique sur Charney, Phyllis Lambert, directrice et fondatrice du Centre canadien d'architecture (CCA), Réjean Legault, professeur à l'UQAM, Georges Adamczyk, professeur à l'Université de Montréal, et Dinu Bumbaru, directeur des politiques à l'Institut du patrimoine de l'UQAM à Athanase-David. L'entrée est gratuite, mais il faut s'inscrire auprès de la coordonnatrice à l'Institut du patrimoine de l'UQAM à fontaine.carmen@uqam.ca.

Les Mémoires d'un Empereur
Bronze

Jacqueline Bussières
Peintre - sculpteure

<http://pages.infinit.net/bussiера/jaclinebussiера@videotron.ca>
(418) 831-8349

FINALISTES 2013

La Ville de Montréal et l'AGAC dévoilent le nom des finalistes du Prix Pierre-Ayot et du Prix Louis-Comtois.

PRIX PIERRE-AYOT

Marc-Antoine K. Phaneuf
Sayeh Sarfaraz
Kim Waldron

PRIX LOUIS-COMTOIS

Milutin Gubash
Manon LaBrecque
Stéphane La Rue

Sous les projecteurs

Exposition du 4 décembre 2013 au 19 janvier 2014
Maison de la culture Frontenac
Vernissage le mardi 4 décembre à 17 h

Dévoilement des lauréats
le 11 décembre 2013 au Centre Phi

Renseignements :

Association des galeries d'art contemporain (AGAC)
info@agac.qc.ca
514-798-5010



GALERIE BERNARD

JOSEPH-RICHARD VEILLEUX
SENSIBLE À L'INVISIBLE

Exposition du 28 nov. au 28 déc. 2013
Vernissage le 27 novembre 2013
3926, rue Saint-Denis, Montréal
514 277 0770 — galeriebernard.ca

GAG
GALERIE D'ART D'OUTREMONT
galeriedartdoutremont.ca / 514 495-7419

Appel aux artistes professionnels
Programmation 2014-2015
Date limite d'inscription le 31 janvier 2014

Programmation actuelle
Mirana Zuger jusqu'au 1^{er} décembre 2013
Expositions à venir en 2013/2014

François-Matthieu Bouchard	Décembre
Cécile Ronc	Janvier
Zoltan Veevaete	Février
Ianick Raymond	Mars
Angèle Verret	Avril
Dominique Paul	Mai

11 OCTOBRE 2013 — 16 FÉVRIER 2014

RENOIR
DEGAS

PICASSO

LA COLLECTION
WILLIAM S. PALEY
UN GOÛT POUR
L'ART
MODERNE

MATISSE

CÉZANNE

GAUGUIN

PARC DES CHAMPS-DE-BATAILLE, QUÉBEC
418 643-2150 / 1 866 220-2150 / MNBA.QC.CA

Musée
national des beaux-arts
du Québec
Québec

L'EXPOSITION
EST ORGANISÉE PAR
THE MUSEUM OF
MODERN ART, NEW YORK
MoMA

Secrétariat à la
Capitale-Nationale
Québec

Québec
Office du tourisme de Québec

LOEWS
HOTEL LE CONCORDE
QUÉBEC

Le Québec à travers ses films

Serge Bouchard interroge le passé et le devenir de sa société dans un ouvrage couvrant 60 ans de cinéma québécois

FRANÇOIS LÉVESQUE

Des années 1940 aux années 2000, le cinéma québécois a connu moult transformations. D'abord tourné par des équipes venues de France avec des acteurs d'ici empruntant l'accent de là-bas, nos «vues» ont évolué avec les mœurs de leur temps, et vice versa, en se dénudant, mais surtout en se rapatriant. Les images que nous sommes. 60 ans de cinéma québécois rend

sorte d'oisiveté prétentieuse. Mal à l'aise dans le travail, l'amour, les femmes, le sexe, le pays, la paternité — ce qui fait beaucoup —, il remplit le creux de sens qui l'habite avec des mots», écrit-il après avoir expliqué ne pas s'être reconnu dans la libération intellectuelle du début des années 1960. «Nos nouveaux penseurs surfaient alors sur la crête de la Nouvelle Vague française.» Ceci expliquant cela dans ce chapitre — on en compte 27 — intitulé De l'Export «A» à la Gauloise: volutes et circonvolutions du «je» québécois.

«Il est très important de se rappeler que chaque film est précieux. Chaque film est un artefact. Chaque film est un moment.»

Une folle identité

Réfléchis et justes, ces propos glanés dans *La tradition du film fin: reflet d'une société fine*, consacrés aux longs métrages Les dernières fiançailles, J. A. Martin photographe, Les fleurs sauvages et Le dernier havre: «Il arrive que les humains soient intelligents, subtils, complexes et profonds. Il arrive que les humains soient beaux et bouleversants, qu'ils soient vieux, aveugles, culs-de-jatte ou mourants. Le film fin cultive cette impression de sacré, il est impressionniste de nature.»

Dans *La folie: et autres maladies mentales*, le diagnostic est sans appel: «La quête identitaire et le complexe d'infériorité de nos intellectuels auront causé un tort considérable à notre production culturelle — en regard des contenus, bien sûr, car les qualités proprement artistiques de nos œuvres ont été et sont d'une richesse et d'un foisonnement peu communs. Dans notre littérature, dans nos films, la démesure de l'être défait, disloqué semble donner le ton à notre condition collective. Comme dit notre chère petite Manon dans Les bons débarras: «Un sacré, une claque, pis une claque pis un sacré, faut que ça souffre!» Ouch!

D'accord, pas d'accord, la réflexion de Serge Bouchard est à même de provoquer, dans tous les sens du terme, celle du lecteur cinéophile. À noter que l'ouvrage est également offert en édition numérique, laquelle contient plus de 50 minutes d'extraits de films présentés en haute définition.

Le Devoir

LES IMAGES QUE NOUS SOMMES 60 ANS DE CINÉMA QUÉBÉCOIS Serge Bouchard Éditions de l'Homme Montréal, 2013, 271 pages

PHOTOS CHRISTIAN BUJOLD

Détail d'une œuvre tirée de l'exposition *Los Fantamas* de Coco Riot à La Centrale Galerie Powerhouse.

Douloureuse Espagne

Entre passé et présent, Coco Riot plonge dans la bataille politique, mais sans la lourdeur des discours démagogiques

LOS FANTASMAS

De Coco Riot, à La Centrale Galerie Powerhouse, 4296, boulevard Saint-Laurent Jusqu'au 7 décembre

JÉRÔME DELGADO

À La Centrale, on aime afficher sa (ses) différence(s). Dans ce centre d'artistes féministe du boulevard Saint-Laurent, donner une voix à ceux qui n'en ont pas n'a jamais été aussi manifeste qu'avec l'actuelle exposition. Et ceci n'a rien à voir avec le fait que l'artiste invité-e, Coco Riot, se déclare *queer*.

Sur la devanture de La Centrale, un méconnu drapeau vole au vent. Rouge-jaune-pourpre, ces bandes horizontales sont les couleurs de l'Espagne républicaine, les couleurs anti-franquistes — du nom de Franco, le dirigeant fasciste qui a régné de 1939 à 1975. L'exposition de dessins *Fantamas* a tout de la bataille politique, mais rien des discours démagogiques. Tout est dans le ton et la manière.

Malgré leur esprit bon enfant, à coups de crayons feutres aux couleurs vives et de personnages aux têtes trop grosses, les dessins de Coco Riot ne sont pas à prendre à la légère. La série *Fantamas* ne déterre pas des histoires de fantômes à faire peur aux enfants ou aux adeptes de cinéma pop-corn. Les morts qu'elle ramène, et que certains auraient préféré oublier pour toujours, sont bien réels.

Artiste de Toronto originaire d'Espagne, Coco Riot se fait l'écho, avec cette série de 19 dessins, d'une actualité de plus en plus présente dans son



Artiste de Toronto originaire d'Espagne, Coco Riot se fait l'écho, avec cette série de 19 dessins, d'une actualité de plus en plus présente dans son pays natal.

pays natal. Longtemps refoulé, le passé franquiste a ressurgi ces dernières années de la voix même des familles des victimes du régime. On demande reconnaissance et réparation, mais le gouvernement refuse de rouvrir la plaie. Ce qui fait dire à beaucoup qu'après le Cambodge, c'est en Espagne qu'on retrouve le plus grand nombre de disparitions non résolues.

Les fantômes de Coco Riot, ce sont ceux-là: des corps morts, perdus sous terre, sou-

vent dans des fosses communes, parfois à deux ou trois, rarement un à un. Chacune des compositions, mises en valeur sur des papiers de grande dimension, s'attarde à décrire un lieu et un moment de cette histoire de sang et, jusqu'à encore aujourd'hui, de déni.

De «la débandade de Malaga», où l'armée de Franco aurait tué une population en fuite, à «la vallée de ceux qui sont tombés», où reposent 30 000 victimes, en passant par celle de Federico Garcia Lorca et de Miguel Hernández, les poètes martyrs, illustres figures anti-franquistes... L'artiste brosse le portrait d'un pays d'une insoutenable violence.

Sa touche aux lignes simples n'est pas moins dotée de mille petits détails, à la manière du monde de la bédé auquel on peut l'associer. Des bébés blêmes, des vieillards avec leur canne, des hommes un pistolet à leur côté, preuve du grand désarroi qui les habitait... Tous maculés d'une mare rouge, dans un espace brun duquel s'échappent, comme un air nauséabond, d'infimes pointillés couleur sang. Le public en a pour son lot d'émotions. Soyez avertis.

Coco Riot ne fait pas que déterrer des corps sans nom. Ses *fantamas* sont aussi d'ordre politique. Le cadavre fasciste, qui a passablement divisé l'Espagne, se manifeste sous une autre forme aujourd'hui, celle de la répression économique, celle qui fait sortir les masses dans la rue. Les premières manifestations à Madrid, en 2011, puis la grogne catalane, puis les mineurs galiciens, puis

combien d'autres... Les pancartes et parfois une trouille très bédé, comme cette immense paire de ciseaux, deviennent les derniers outils d'expression d'une population méprisée.

Les dessins à La Centrale cumulent passé et présent comme une suite toute naturelle. Abus des forces de l'ordre, fossé grandissant entre riches et pauvres, entre ceux qui ont le pouvoir et ceux qui perdent emploi et dignité... L'histoire se répète et Coco Riot n'hésite pas à montrer sur quelles fondations s'élève l'actuelle Espagne. Un pays à deux faces, celle courue par les touristes, celle mise au silence à coups de matraque. L'œuvre *Madrid* est sans doute la plus troublante, celle intitulée *Les Pyrénées* la plus forte, plus dégagée et moins explicite. Voici un paysage, d'une part magnifique avec ses pics montés par les sportifs privilégiés, horrible d'autre part, devenu le cimetière des fugitifs de fortune de l'époque fasciste, dont le philosophe allemand Walter Benjamin, disparu des radars à cet endroit en 1940.

Le drapeau anti-franquiste vole au vent. Les dessins de Coco Riot vous expliqueront, textes à l'appui — on est dans l'univers fanzine —, le pourquoi et le comment.

Collaborateur Le Devoir

Voir aussi D'autres œuvres signées Coco Riot. ledevoir.com/culture/arts-visuels



La touche aux lignes simples de Coco Riot n'est pas moins dotée de mille petits détails, à la manière du monde de la bédé.



OFFICE NATIONAL DU FILM

Avec sa verve habituelle, l'anthropologue Serge Bouchard n'hésite pas à jouer d'irrévérence, abordant par l'exemple l'Intouchable À tout prendre, de Claude Jutra.

CULTURE › CINÉMA

L'éternel retour de Jessica Lange

La figure de proue d'*American Horror Story* n'aura jamais été aussi populaire

FRANÇOIS LÉVESQUE

Récemment, la chaîne américaine FX a annoncé qu'elle reconduisait *American Horror Story* pour une quatrième saison en 2014. La nouvelle dut être particulièrement douce aux oreilles de l'actrice Jessica Lange, figure de proue de cette série d'épouvante aussi regardée que prise. A 64 ans, elle n'a jamais été aussi populaire: tout un retour après des années de vaches maigres. Or, à bien regarder sa filmographie, on constate que sa carrière entière ressemble à cela: un retour.

Née en 1949 à Cloquet au Minnesota, Jessica Lange (prononcé Lain-gn) est la cadette de trois filles. Sa mère reste à la maison, plâtre d'un mari alcoolique qui la bat, et pire. A foyer délétère, rêves d'ailleurs. Une bourse, l'université: Jessica Lange part pour ne plus revenir. Des années plus tard, elle avoue nourrir son jeu, et canaliser ces accès de dépression, en explorant cette «noirceur» héritée de son père.

Mariée en 1970 au photographe Paco Grande, Jessica Lange mène avec lui une existence bohème qui la conduit de Mexico à Paris où, séparée, elle partage un appartement avec la future top-modèle Jerry Hall et la future chanteuse Grace Jones. Dans la Ville lumière, elle étudie le mime, elle se cultive.

Aspirante mannequin — elle est d'une beauté à couper le souffle —, elle s'installe à New York où elle gagne sa vie comme serveuse. En 1975, le riche producteur Dino

De Laurentiis la remarque et lui offre le premier rôle féminin dans son coûteux *remake* de *King Kong*, un conte de fées qui vire au cauchemar. En effet, le film est esquiné par la critique l'année suivante et d'aucuns se moquent allègrement de la starlette. Dans le *New York Times*, on parle d'une interprétation «qui fait grincer des dents».

Il se trouve toutefois des critiques pour repérer, sous le dialogue niais, le potentiel de la blonde ingénue. L'influente Pauline Kael, du *New Yorker*, prend d'office la défense de Jessica Lange, qu'elle compare à Carole Lombard. Peut-être encouragée par cet acte de foi, car c'en fut un, Jessica Lange s'éloigne du grand écran pendant trois ans, histoire d'affiner son instrument.

Le retour, prise 1

En 1979, les cinéphiles l'ont d'ores et déjà oubliée lorsqu'elle réapparaît, splendide entêtée, en ange de la mort dans *All that Jazz*, autofiction musicale du metteur en scène, danseur et chorégraphe Bob Fosse, un amant occasionnel qui écrit le rôle spécialement pour elle. Le milieu en prend acte.

Après maintes auditions, Bob Rafelson lui confie, en 1981, le rôle de l'épouse adultère dans son *remake* sulfureux du *Facteur sonne toujours deux fois*. Là encore, et en dépit d'une chimie palpable avec Jack Nicholson, la critique se déchaine. Cette fois, par contre, elle n'a que de bons mots pour Jessica Lange, qui déploie une charge érotique électrisante.

Pendant qu'il monte le film, Graham Clifford, qui rêve de



SOURCE FX NETWORK

Jessica Lange dans *American Horror Story*, série d'épouvante qui sied à merveille à l'actrice de 64 ans.

passer à la réalisation en consacrant un film au destin tragique de l'actrice Frances Farmer, reconnaît en Jessica Lange sa Frances. Sa performance écorchée, tributaire de cette «noirceur» familiale, lui vaut une nomination à l'Oscar de la meilleure actrice. Si elle s'incline devant Meryl Streep et son *Choix de Sophie*, elle ne repart pas bredouille puisqu'on la sacré le même soir meilleure actrice de soutien grâce à sa prestation à la fois aérienne et précise dans *Tootsie*, face à Dustin Hoffman.

A partir de 1982, elle fréquente l'acteur et dramaturge Sam Shepard. En 1984, au théâtre, elle est une Maggie incandescente dans *La chatte sur un toit brûlant*. La reprise de la pièce de Tennessee Williams connaît un succès tel qu'on en tire un téléfilm (le même cas de figure se répète

en 1995 avec *Un tramway nommé Désir*).

Alors que les années 1980 s'achèvent, peu de films marquants viennent enrichir sa filmographie, hormis *Sweet Dreams*, de Karel Reisz, belle biographie de la chanteuse country Patsy Cline, et *Music Box*, de Costa-Gavras, où elle campe une avocate qui défend son père accusé de crimes de guerre. Pour un temps, Jessica Lange se consacre aux planches.

Le retour, prise 2

En 1991, Martin Scorsese la convainc de jouer la conjointe insatisfaite d'un avocat (Nick Nolte) dans son *remake* du suspense *Les nerfs à vif*, dans lequel le couple est menacé par un ex-détenu vengeur (Robert De Niro). En 1994, Tony Richardson la réunit avec

Tommy Lee Jones, son partenaire de *La chatte...*, pour le drame *Blue Sky*. En épouse dépressive d'un scientifique de l'armée, elle conquiert l'Académie qui lui décerne l'Oscar de la meilleure actrice.

Encore une fois, rien de significatif n'en découle, si ce n'est, en 1999, l'excellent mais peu vu *Titus*, où elle vole la vedette à Anthony Hopkins (!) en Tamora, la reine des Goths. Depuis, Hollywood la cantonne aux seconds rôles. Du coup, l'énorme succès de la série *American Horror Story* (2011) et la pléthore de prix d'interprétation qu'elle lui vaut représentent pour Jessica Lange un... troisième retour professionnel.

Il y a là une certaine poésie à l'œuvre, en cela que la création macabre de Ryan Murphy propose, à chaque saison, une

intrigue autonome de la précédente. Les mêmes acteurs, telle une troupe, y jouent des rôles différents. Ainsi Jessica Lange est-elle successivement la voisine machiavélique mais blessée d'une famille qui vient d'emménager dans une maison hantée, puis la mère supérieure aussi sadique que torturée à la tête d'un asile psychiatrique, et enfin la sorcière en chef d'un pensionnat pour jeunes filles où ces dernières apprennent bien plus que les bonnes manières.

Autant de personnages troubles. Autant de matière sombre puisée dans cet abyme noir, ce legs paternel potentiellement destructeur que Jessica Lange a su tourner à son avantage en en faisant la source de son immense talent.

Le Devoir

La fabrique à succès

MUSCLE SHOALS

Réalisation: Greg Camalier. Avec Mick Jagger, Bono, Alicia Keys, Keith Richards, Aretha Franklin, Greg Allman, Jimmy Cliff. Image: Anthony Arendt. Montage: Richard Lowe. États-Unis, 2013, 111 minutes. Présenté à partir du lundi 25 novembre au Cinéma du Parc.

ANDRÉ LAVOIE

Aretha Franklin y a trouvé son style; les Rolling Stones n'ont jamais été aussi disciplinés lors d'un enregistrement; la ségrégation raciale apparaissait déjà comme une politique ridicule. Mais où se situait cet endroit béni des dieux? La localité de Muscle Shoals, en Alabama, baignée par la rivière Tennessee, possède des studios qui ressemblent à des cabanes mais qui camouflent à l'intérieur des temples.

C'est ce qu'affirme, sur un ton pontifical, le chanteur Bono du groupe U2, l'une des nombreuses figures illustres du documentaire de Greg Camalier sur ce berceau musical en forme d'énigme. Ce coin reculé des États-Unis se résumerait à un point sur une carte routière sans la dévotion de quelques passionnés à l'oreille fine, dont Rick Hall, le fondateur du studio FAME qui, comme son nom ne l'indique pas tout à fait, signifie: Florence Alabama Music Enterprises.

S'il est peu connu du grand public, il en va autrement de

tout ce qui s'agite dans l'industrie musicale américaine depuis les années 1960, puisque cet homme au passé familial tragique a créé une formidable fabrique à succès. *When a Man Loves a Woman*, de Percy Sledge, a donné le ton à une succession quasi ininterrompue de chansons mémorables et d'albums majeurs. Hall avait également fondé un groupe de musiciens accompagnateurs, les Swampers, qui foudroyait tous les artistes de race noire qui le rencontraient pour la première fois: ses membres étaient tous blancs! Comment pouvaient-ils être autant en phase avec le R&B et le funky?

C'est l'une des multiples anecdotes tirées de ce portrait d'un lieu mythique où deux studios se feront la lutte, les musiciens sous la coupe de Hall décidant, avec fracas, d'ouvrir leur propre sanctuaire. Au-delà des rivalités, et après l'euphorie des années 1970 (chacun pouvait livrer jusqu'à 50 albums par année!), cette mecque de la musique tient toujours le coup, forte de sa légende. Celle-ci continue de grandir grâce à la dévotion de ceux et celles qui prennent ici la parole, dont Keith Richards, Mick Jagger, Aretha Franklin, Steve Winwood et tant d'autres amoureux du son de Muscle Shoals. Un son riche... et payant.

Collaborateur
Le Devoir

MAGNOLIA PICTURES

Roger Hawking en action à Muscle Shoals.



K-FILMS AMÉRIQUE

Monia Chokri est parfaite en agente immobilière en mouvement perpétuel entre Londres, Paris et Lille.

Au carrefour du monde

GARE DU NORD

De Claire Simon. Avec Nicole Garcia, Reda Kateb, Monia Chokri, François Damiens, Lucille Vieaux. Scénario: Claire Simon, Shirrel Amitay, Olivier Lorelle. Image: Claire Simon, Laurent Bourgeat, Richard Copans. Montage: Julien Lacheray. Musique: Marc Ribot. France, Québec, 2013, 119 minutes.

MARTIN BILODEAU

La manière qu'a Claire Simon de faire du cinéma de fiction en employant la grammaire du documentaire est stupéfiante. *Les bureaux de Dieu*, dont l'action était campée dans une clinique de planification des naissances à Paris, en était une belle illustration. *Gare du Nord*, qui prend l'affiche ce week-end, en est une autre. Le lieu est un personnage en soi. Immense, intense, bruyante, labyrinthique, la plus grande gare ferroviaire d'Europe accueille quotidiennement un

demi-million de passagers. De l'avis d'Ismaël (le toujours épatant Reda Kateb), un doctorant en sociologie qui s'y rend tous les jours pour documenter sa thèse, elle est un carrefour du monde, une version synthétique du village global.

La cinéaste, qui a tourné un

La manière qu'a Claire Simon de faire du cinéma de fiction en employant la grammaire du documentaire est stupéfiante

documentaire dans ce même lieu en parallèle à la création de ce film, partage sa vision. Et chaque personnage illustre, à sa façon, ce point de vue. Ainsi, pour Mathilde (émouvante Nicole Garcia), professeure d'histoire atteinte d'un cancer, la gare représente un lieu de passage obligé entre la maison et les séances de chimiothérapie, comme un portail entre la vie et la mort. Pour Joan (Monia Chokri, par-

faite), agente immobilière en mouvement perpétuel (entre Londres, Paris et Lille), c'est l'endroit du déchirement entre obligations professionnelles et responsabilités maternelles. Enfin, pour Sacha (François Damiens, très juste), animateur d'une émission de caméra cachée, la gare du Nord est une boussole qui va l'aider à retrouver sa fille en fugue.

Le scénario rigoureux et fluide suit ces quatre personnages, enregistre une romance saisissante et maladroite entre Ismaël et Mathilde, étudie le mouvement d'une foule qui va et vient comme des vagues sur la plage, ainsi que le stationnement d'une communauté qui rêve d'être ailleurs (agents de sécurité, employés de la RATP, commerçants, etc.).

Au fil du récit, de façon quasi subliminale, Simon intègre à sa proposition ultra-réaliste des éléments inso-

lites, qui tout à coup donnent une courbure à la surface des choses. La cacophonie ambiante de la gare, si présente dans la première partie que certains dialogues se perdent, devient plus discrète et sourde dans la deuxième. Là où la musique de Marc Ribot colore la trame d'un jazz quasi liturgique. Là où la cinéaste ordonne le dernier assaut de la fiction sur le documentaire.

La caméra souple enregistre l'espace (sa grandeur, mais aussi sa hauteur) par des mouvements sophistiqués.

Visiblement investis au-delà du mandat habituel donné aux acteurs, Garcia, Damiens, Kateb et Chokri, tous impeccables, s'oublent, inventent et se dépassent dans cet espace immense et parfois terrifiant, à l'échelle duquel Claire Simon a tout mesuré: ses personnages, son film, le monde.

Collaborateur
Le Devoir

CINÉMA

Le syndrome de Peter Pan

Avec *Delivery Man*, Ken Scott refait ni plus ni moins son *Starbuck*, véritable fable sur la peur de l'âge adulte

DELIVERY MAN

Réalisation et scénario : Ken Scott, d'après *Starbuck* de Ken Scott et Martin Petit. Avec Vince Vaughn, Chris Pratt, Cobie Smulder, Andrzej Blumenfeld, Simon Delaney. Image : Eric Alan Edwards. Montage : Priscilla Nedd-Friendley. Musique : Jon Brion. 103 minutes.

ODILE TREMBLAY

J'ignore si ce remake américain de la comédie *Starbuck* par son auteur obtiendra le succès escompté aux États-Unis, mais il est évident que DreamWorks et Reliance Entertainment y croient. Une distribution à large échelle dans toute l'Amérique du Nord durant le long week-end de *Thanksgiving* constitue un acte de foi dans le film. Et ce, sans mégavedettes, avec un cinéaste québécois jusque-là confidentiel.

Le manque cruel de bonnes histoires, surtout dans le registre de la comédie, se fait sentir chez nous, mais encore plus chez les Américains, où tant de gros sous sont en jeu et où il faut sans cesse nourrir la bête. D'où les remakes de films venus d'ailleurs.

Et même si le scénario de *La grande séduction* de Ken Scott était plus fin, le nombre de remakes de *Starbuck* et son succès initial démontrent que cet antihéros, perdant sympathique et immature, plaît au grand public.

Rappelons qu'après avoir donné vingt ans plus tôt son sperme, David Wozniak (Vince Vaughn) se retrouve géniteur de 533 rejetons, dont 142 veulent le connaître et mènent un combat juridique en ce sens. Le caractère invraisemblable de bien des péripéties ne semble pas déranger ses admirateurs outre mesure. *Delivery Man* fonctionnera



DISNEY PICTURES

C'est Vince Vaughn qui reprend le flambeau de Patrick Huard dans la peau de David Wozniak.

peut-être au-delà de nos frontières, surtout auprès de ceux qui n'ont pas vu l'original.

Difficile pour des Québécois de ne pas comparer cette version au premier film. Ken Scott a refait *grosso modo* la même chose, avec des rebondissement identiques et les ingrédients éprouvés : rire, émotion, violon, en variations sur le couple, la famille, la responsabilité parentale, etc.

La musique, beaucoup plus présente, appuie démesurément les effets, ce qui ne devrait pas dépayser le specta-

teur américain moyen. Vince Vaughn endosse le rôle avec moins de charisme que Patrick Huard, tout en se renouvelant dans une gamme dramatico-comique. Chris Pratt paraît beaucoup plus à l'aise dans la peau de l'ami avocat, vraiment drôle en père de famille débordé et fils écrasé qui secoue sa chape. Les rejetons sont tous très bien, mais Cobie Smulder en fiancée enceinte et amoureuse patiente se laisse oublier facilement. La mise en scène est efficace, sans plus, et le *remake* n'apporte pas

grand-chose de neuf à l'histoire, si ce n'est d'être plus accessible pour son public cible.

C'est dans son portrait de la condition masculine, sur fond d'humour et d'attendrissement, que *Delivery Man*, comme *Starbuck* avant lui, touche son public. Et cette histoire de mégagénérateur devient une fable sur la peur de l'âge adulte d'un éternel Peter Pan en qui plusieurs semblent se reconnaître, ce qui contribue à sa popularité.

Le Devoir

Rouspéter, manger, être drôle

Alan Zweig aborde l'humour juif comme l'une des «trois forces vives du judaïsme»

WHEN JEWS WERE FUNNY

Documentaire écrit et réalisé par Alan Zweig. Montage : Naomi Wise. Canada, 2013, 90 minutes.

MARTIN BILODEAU

«La porte d'entrée du judaïsme, c'est la comédie», déclare de facto un des nombreux intervenants du documentaire du Canadien Alan Zweig consacré à l'humour juif, qui prend l'affiche lundi au Cinéma du Parc à l'occasion de la fête de Hanoucca.

Bon sujet. Mauvais titre. *When Jews Were Funny* laisse entendre que les juifs ont été drôles pendant un temps et qu'ils ne le sont plus. Rien n'est plus faux. Howie Mandel, la seule vraie star de l'humour interviewée dans ce film où Jerry Seinfeld brille par son absence, le confirme de façon très claire : «L'accent a changé, mais l'humour juif est toujours le même [...] Nous rouspétons, nous mangeons, nous sommes drôles. Telles sont les trois forces vives du judaïsme.»

Le titre *Why Jews Are Funny* aurait été mieux choisi, si d'aventure Zweig avait eu envie de réaliser une vraie enquête plutôt que d'aller, au petit bonheur la chance, à la rencontre d'humoristes disposés non seulement à lui parler, mais également à l'écouter. Hors champ, le cinéaste, réputé pour son approche délibérément égocentrique (*Vinyl; I, Curmudgeon*), formule des questions maladroitement fondées sur des hypothèses vaseuses qui forcent les témoins à l'interroger sur ses propres motivations, en d'autres mots à lui passer le micro.

Ce procédé inusité constitue la principale singularité de ce qui, pour le reste, s'apparente



CINÉMA DU PARC

Howie Mandel est la seule vraie star de l'humour interviewée dans le film.

à un paresseux défilé de têtes parlantes (Bob Einstein, Judy Gold, Gilbert Gottfried, Marc Maron, Modi, etc.), chiche en images d'archives — à peine cinq ou six extraits de *stand-up* dans des émissions de variétés — et entièrement dépourvu de vraie perspective historique, sociale et politique.

D'où vient l'humour juif ? «De la frustration», dit l'un. «De l'aliénation sociale», dit un autre, précisant que ce phénomène est nuancé par un sentiment d'appartenance communautaire très fort. Voilà une belle piste à explorer. Hélas, Alan Zweig s'arrête à l'énoncé. Là, plus loin, partout, des *one-lines* aussitôt dites, aussitôt poussées au fond du puits. Peut-être aurais-je été moins déçu si *When Jews Were Funny* n'avait pas été sacré meilleur long métrage canadien au dernier Festival international du film de Toronto. Devant *Le démantèlement*, *Siddarth*, *Gabrielle*, *Enemy*. Réflexion faite, c'est sûrement une blague.

Collaborateur
Le Devoir

Même jeu, nouvelles règles

Encore belliqueux, le deuxième chapitre des *Hunger Games* est livré sur une tonalité politiquement plus acceptable

THE HUNGER GAMES: CATCHING FIRE (HUNGER GAMES: L'EMBRASEMENT)

Réalisation : Francis Lawrence. Scénario : Simon Beaufoy, Michael Arndt, d'après le roman de Suzanne Collins. Avec Jennifer Lawrence, Josh Hutcherson, Liam Hemsworth, Jack Quaid, Woody Harrelson, Donald Sutherland, Philip Seymour Hoffman, Stanley Tucci, Bella Thorne. Image : Jo Willems. Musique : James Newton Howard. Montage : Alan Edward Bell. 146 minutes.

ODILE TREMBLAY

Le film s'adresse aux adolescents, mais ceux qui carburent aux émotions fortes préféreront sans doute le premier et précédent volet de la trilogie *Hunger Games*, qui avait fait en amont un malheur en librairie.

Le bon côté du numéro 2, *Catching Fire*, à la barre duquel le cinéaste Francis Lawrence a succédé à Gary Ross sans rien changer à l'esthétique des *Hunger Games*, c'est de mieux démontrer la manipulation derrière ce jeu de télé-réalité où le survivant l'emporte après trépas de ses concurrents, assassinés ou vaincus par les éléments déchainés. On verra beaucoup moins ici les jeunes s'entretenir (l'un des traumatismes suscités par le premier volet de la trilogie, dont la violence passait mal l'écran). On se demande d'ailleurs si tout ça est vraiment destiné aux jeunes ados. Faut croire qu'ils en ont vu d'autres.

Belliqueux, certes, mais plus politiquement acceptable que le premier segment, *Catching Fire* ne passionne guère pour autant. En général, le film du milieu d'une saga s'assortit d'une baisse de tension

dramatique. On louera les magnifiques costumes (dont une robe de mariée transformée en plumage d'oiseau moqueur), les décors futuristes, les effets spéciaux, mais l'histoire lasse vite, à moins de faire partie des inconditionnels de Suzanne Collins.

Jungle de périls

Rappelons que, dans le premier volet, Katniss Everdeen (Jennifer Lawrence), grande gagnante avec le jeune Peeta (Josh Hutcherson) d'un jeu de gladiateurs instauré par les autorités du Capitole de Panem, se préparait aux jours plus calmes d'une promotion perpétuelle du *Hunger Games*.

Ni le tsunami, ni les maladies infectieuses ne peuvent étonner ceux qui ont vu le premier film

Mais le climat et les lois ont changé, d'anciens joueurs reviennent sur le terrain, et la voici de retour avec Peeta dans l'arène, ou plutôt dans la jungle (un plateau de tournage avec mer et faux horizon), remplie de périls, qui s'apprête à faire le plein de cadavres, allégorie de nos sociétés où règne la course du rat. Bien avant *The Truman Show* de Peter Weir, à la fin des années 90, ce type d'univers artificiel créé pour observer celui ou ceux qui y sont enfermés était un archétype des peurs collectives à la 1984 d'Orwell. Les jeux de gladiateurs ne datent pas d'hier non plus. En mêlant tout ça, on arrive à ces *Hunger Games* situés dans un futur post-apocalyptique, issus aussi des jeux vidéo et de la télé-réalité, dans lesquels s'affrontent des jeunes issus de districts rivaux.

Au chapitre des aspects

forts : le cynisme des dirigeants, dont le président, bien joué par Donald Sutherland, et son âme damnée (Philip Seymour Hoffman) expriment leurs machiavéliques visées politiques. Stanley Tucci en animateur hystérique du spectacle de la mort est encore formidable, tout comme l'agitée et décorée Bella Thorne. Idem pour Woody Harrelson en ancien gagnant perdu dans l'alcool. Toute cette mise en situation captive, d'autant plus qu'un vent de rébellion contre le Capitole souffle.

Jennifer Lawrence est pleine d'énergie, poupine et en santé, avec un rôle mieux développé que la première fois. Elle a souffert. La voici femme. Josh Hutcherson paraît toujours à ses côtés aussi falot en Peeta, mais un rival plus viril joué par Liam

Hemsworth fait battre le cœur de la combattante.

Sauf qu'on s'ennuie devant les nouvelles épreuves des participants. Ni les nuées d'oiseaux façon Hitchcock, ni le tsunami, ni les maladies infectieuses ne peuvent étonner ceux qui ont vu le premier film. Et on espère que le troisième volet de la saga conclura tout ça avec des éléments inédits (les lecteurs de Suzanne Collins le savent déjà), d'autres gardent le suspense au cinéma.

Cette mégaproduction qui arrive sur les écrans avant le temps des Fêtes suivra sa voie commerciale, mais on aurait bien aimé qu'elle étire moins sa sauce : 146 minutes, avec une première partie apportant des aspects nouveaux, mais une seconde tranche interminable.

Le Devoir



FILMS SÉVILLE

On voit moins les jeunes s'entretenir dans la suite de ces jeux situés dans un décor post-apocalyptique.

EXCENTRIS



DALLAS BUYERS CLUB
JEAN-MARC VALLÉE - 117 MIN., V.O. ANGLAISE AVEC S.-T.F.

ET AUSSI À L'AFFICHE :

LA VIE D'ADÈLE - CHAPITRE 1 ET 2 (BLUE IS THE WARMEST COLOR) 16+

ABDELLATIF KECHICHE

HELI 16+

AMAT ESCALANTE

LA DISTRIBUTRICE DE FILMS PRÉSENTE :

REBELLES 27 NOVEMBRE À 19H

LA TENDRESSE DES PIERRES 28 NOVEMBRE À 19H

CINÉ-CLUB 65+ PRÉSENTE : LE HORSE PALACE

NADINE GOMEZ

JEUDI 28 NOVEMBRE À 13H

CINÉ-KID PRÉSENTE :

LES NOUVELLES AVENTURES DE CAPELITO

DIMANCHE 24 NOVEMBRE À 11H

BILLETTERIE : 514 847-2206
3536, BOULEVARD ST-LAURENT, MONTRÉAL
f t CINEMAEXCENTRIS.COM



soupeoup

UN NOUVEAU COMPTOIR
SOUSOUP À EXCENTRIS
TOUS LES JOURS!